1/176 Table F. 26

25me Année Août-Septembre 1938

Cahiers du Sud

Léo Frobenius et la Littérature Éthiopique

SOMMAIRE

EMMA CABIRE .... *L'Afrique : Archives de la Civilisation*

EWALD VOLHARD .... *A propos des recherches sur les Mythes et les Contes Africains.*

LÉO FROBENIUS .... *Trois Femmes d'Afrique : I — Djalla, la Femme Noble II — L'Hétaïre; III — La Matrone.*

MARCEL GRIAULE .... *Histoires Wolof*

PIERRE EMMANUEL .... *Résurrection*

CHRONIQUES

JEAN CATESSON .... *Sur Baudelaire*

NOTES — COMPTES-RENDUS

LA POÉSIE : par Léon Gabriel Gros et Louis Brauquier.

LES LIVRES : par R. Caillois, P. Hourcade, G. Lambrichs, J. Bousquet, R. Secrétain, G. Derycke, K. Haedens, A. Valabrègue.

LETTRES ETRANGÈRES : par Marcel Brion.

LETTRE DE POLYNÉSIE : par Renée Frachon.

LA PEINTURE : *Regard sur Juan Gris*, par Pierre Missac.

CHRONIQUE MUSICALE : par Claude Laforêt. — *Premières auditions de Strawinsky*, par Edouard Muller.

LA MUSIQUE ENREGISTRÉE : par Gaston Mouren.

DISQUES HOT : par Charles Delaunay.

MARSEILLE
DIRECTION-ADMINISTRATION
10, Cours du Vieux-Port, 10

PARIS : AGENCE GÉNÉRALE
LIBRAIRIE JOSÉ CORTI
11, Rue de Médicis

France : Le N° : 7 fr. Étranger : 8 fr. 50

N° 208. 25me Année. Août 1938.

Cahiers du Sud

Tome XVII. — 2me Semestre 1938

L'Afrique :
Archives de la Civilisation

Il n'est pas douteux que le titre du premier ouvrage de Léo Frobenius publié en France : *Histoire de la Civilisation africaine* (1) ne surprenne quelque peu le lecteur à qui sont étrangers les travaux du grand ethnologue et philosophe allemand.

Quand les yeux se tournent vers l'Afrique, — au-delà de l'Afrique du Nord, entraînée bon gré, mal gré, dans l'orbe de la turbulente Europe, au-delà du Sahara, — commence pour l'Européen le Continent Noir, le Continent des Ténèbres (il est bien entendu que les ténèbres sont pour nous !) massif, immense, démesuré. Continent gigantesque et informe « comme un géant préhistorique » — ces deux caractéristiques géographiques ont déterminé le destin de l'Afrique. Alors que l'Europe et l'Asie articulées, déchiquetées, ont vu des vagues de civilisations nouvelles déferler depuis les temps immémoriaux, se recouvrant sans cesse, l'Afrique conserva en champ clos celles qui prirent naissance sur son sol, et les apports reçus de l'extérieur vinrent féconder ce sol pour donner des fruits spécifiquement africains.

Pourtant les récits des premiers navigateurs témoignent de ce que c'était encore l'Afrique à la fin du Moyen-Age : Grands Etats où règne un ordre parfait,

(1) Gallimard.

industries florissantes, rues soigneusement tracées, plantées d'arbres sur des lieues, riches costumes d'étoffes tissées par les indigènes, velours peluchés, étoffes moelleuses et souples, brillantes et délicates, tissées à l'aide de fibres d'une sorte de palmier-raphia, armes d'apparat ornées d'incrustations, sculptures sur ivoire et sur bois, etc... Lorsqu'en 1904, Frobenius partit pour son premier voyage dans le bassin du Congo-Kassaï (il a dirigé depuis lors onze grandes expéditions scientifiques sur tout le territoire de l'Afrique), son but était de coordonner et d'approfondir les travaux des ethnologues ses devanciers, et d'étudier les derniers restes des cultures que la colonisation européenne n'allait pas tarder à bouleverser complètement. Il lui fut encore donné d'admirer quelques vestiges d'une très ancienne grandeur, et de rencontrer des peuples dont « les gestes, les manières, les mœurs, étaient d'une minutie, d'une dignité, d'une grâce toutes naturelles ». « Je ne connais — dit-il — aucun peuple du Nord qui se puisse comparer à ces primitifs pour l'Unité de civilisation ».

Il était arrivé depuis longtemps à cette certitude que l'organisation originale des Etats du Soudan était de plusieurs milliers d'années plus ancienne que celle de l'Europe Centrale, et que non seulement les arabes n'avaient rien créé sur le sol africain, mais qu'ils avaient précipité la décadence de civilisations magnifiques et originales.

L'*Histoire de la civilisation africaine* est une synthèse, une tentative pour embrasser dans leur devenir millénaire des formes de vie qui nous apparaissent aujourd'hui stagnantes et figées dans une « primitivité » dont nous distinguons mal la réelle complexité et la différence essentielle.

Qu'il y ait encore des lacunes énormes dans la connaissance de ces cultures, que des découvertes nouvelles ne viennent modifier certains points de vue — comme Frobenius lui-même ne cesse de nous en avertir: — un fait demeure: dès maintenant les bases sont fermes, l'ensemble est conçu. Le véritable savant ne fait-il pas ses découvertes à l'aide de hardies hypothèses qui sont des prévisions d'un esprit capable de synthèse ? Nulle édification d'un système sans « imagination », sans intuition.

Dans toute sa vie de recherches, déjà bien remplie, Frobenius est allé de sa table de travail au document et du document à sa table de travail, élaborant, coordonnant, complétant, améliorant... indiquant les points susceptibles de révision : « L'exposé cartogra - phique-ethnographique des formes de culture et des déplacements de culture ne va pas aussi loin que je l'ai avancé auparavant — dit-il notamment en 1907. — Dans le détail il faut avoir plus égard à la *direction* des éléments particuliers d'une culture qu'à leur *extension générale*. Il est à remarquer notamment que des éléments nouveaux, demeurent irrégulièrement à l'état d'îlots sur leur lieu de formation. Certains restes peuvent même redevenir vivants et évoluer de nouveau. En second lieu, la marche d'un domaine de culture ne se fait pas dans une direction unique et avec la même vitesse pour tous ses éléments. Par exemple, la forme d'un couteau se propage plus vite par la voie des échanges commerciaux que les éléments fondamentaux d'une culture, c'est-à-dire, l'organisation de la famille, la mythologie, etc... » (*Revue d'Ethnologie*).

*

* *

Les trois points d'appui de la construction de Leo Frobenius sont : 1) les dessins rupestres; 2) les manifestations matérielles des cultures; 3) les mythes, légendes et conceptions philosophiques qu'il a recueillis.

Les recherches et l'étude des emplacements de dessins rupestres a été poursuivie par Leo Frobenius jusqu'à maintenant. L'an dernier, il était encore en France et en Espagne, dont les trésors préhistoriques ont été parmi les premiers découverts. Mais les dessins rupestres innombrables de l'Afrique du Sud, du Sahara, de l'Atlas, de la Nubie, du Fezzan, de la Lybie, étudiés, relevés, reproduits par les soins des « Expéditions allemandes en Afrique », et leur *étude comparée* avec les dessins des cavernes de la Dordogne et de l'Espagne, ont permis à Frobenius de réaliser la synthèse qu'il expose dans l'*Histoire de la Civilisation africaine*. »

Etait-il possible de jeter un pont entre l'histoire et la préhistoire, de prendre une vue d'ensemble du des-

tin de l'Afrique, en même temps que de l'ensemble de la civilisation humaine ?

A mesure qu'il approfondissait la signification des images rupestres, l'universalité d'une civilisation primitive, remontant aux premiers vestiges de l'homme sur la terre — 10.000, 15.000, 25.000 ans ? — lui apparut avec toute son ampleur grandiose. Les images rupestres ne posaient pas seulement pour lui le problème de l'art, dans le sens restreint du mot, mais le problème de la *signification de l'art en tant que manifestation de l'essence de la civilisation.*

Il est impossible, en un bref espace, d'analyser et de condenser la matière d'une étude déjà extrêmement dense et ardue. Il faudrait montrer comment le sens de cette culture a été dégagé, par Frobenius, des dessins rupestres existant en Afrique, et comment la parenté de style indéniable de ces dessins, d'une part entre l'Afrique du Nord-Ouest et l'Europe Occidentale, d'autre part entre l'Asie Occidentale et l'Afrique du Sud-Est, lui a permis de concevoir la Civilisation dans sa totalité, malgré ses manifestations particulières.

L'ouvrage qui vient de paraître ne prétend pas retracer la *courbe d'existence* des civilisations trouvées sur le sol de l'Afrique : « L'étendue, l'ancienneté, l'évolution de ces cultures est encore à déterminer ». Les plus anciennes mentions de l'existence d'Etats ou de peuples importants en Afrique, ne nous apprennent rien de leur histoire. Mais, grâce à la situation, au destin particulier de ce continent, les phases successives de culture qui en Europe se sont poursuivies régulièrement et dans un ensemble, apparaissent en Afrique, dans des domaines particuliers, comme des cultures stationnaires, maintenant, côte à côte, des formes encore vivantes qui étaient les nôtres il y a des milliers d'années. « *L'Afrique ne signifie pas seulement pour nous élargissement vers l'ailleurs, mais aussi approfondissement en nous-mêmes* » (1).

Cette « Histoire » décrit donc la *courbe métaphysique* des cultures africaines, et même peut-être de toutes les cultures. « Rien ne disparait définitivement », affirme Frobenius. C'est ainsi que pour le philosophe qui sait retrouver l'impulsion primitive sous la forme évoluée il n'est pas d'une audace excessive de tracer

(1) Ewald Volhard.

cette courbe; bien plus, il a le devoir de le faire afin de pénétrer le devenir probable des civilisations.

« Ce qui a fait sortir l'homme de l'état primitif, ce ne fut pas le désir et la volonté d'améliorer sa situation matérielle, mais l'*émotion* dont il était saisi au contact des choses et qu'il lui fallait exprimer. Retenons ce point de départ, car c'est avec cette affirmation que le philosophe allemand s'est placé en contradiction fondamentale avec toutes les théories matérialistes du siècle dernier : l'homme, s'ingéniant à satisfaire des besoins, domestiqua les animaux, cultiva la terre, créa l'industrie, etc...

Non, pour Frobenius, le point de départ de la courbe est l'Unité originelle où l'homme vit la vie de la plante, en accord profond avec la nature qui pour lui n'est pas objet de connaissance, mais *émotion,* uniquement émotion. A ce stade des origines, tout est sacré : la plante, l'animal, la nourriture, les astres, les phénomènes de la vie. L'homme vit identique avec le Cosmos.

Ce stade s'est poursuivi jusqu'à ce que toute émotion fut devenue *idée,* jusqu'à ce que l'homme eut conscience de sa *séparation.* Aucune poésie ne correspond à ce stade. La vie est entièrement vécue et sentie: il n'y a pas place pour la re-création de la vie, pour le jeu.

Puis vint la *dissolution.* « De ce point culminant se détachèrent, d'un côté, l'Etat profane, avec la royauté, l'ordre social, les lois; de l'autre côté la religion et les dieux. » C'est à ce point de scission, à l'instant où l'homme prend conscience du tragique de sa place dans le Tout, que peut naître une véritable poésie (1). Frobenius fixe ce point de la naissance du mythe à l'époque du « meurtre rituel du roi », qui est l'expression la plus saisissante de ce qu'il a appelé la civilisation érythréenne. Il existe une extraordinaire légende, rapportée dans l'« *Histoire de la Civilisation africaine* » : « Le déclin de Kasch », dont il a dit lui-même qu'il ne connaissait rien dans la littérature mondiale de tous les temps qui puisse lui être comparé pour la portée et la profondeur de la signification. Cette légende décrit en quelque sorte le stade où le sacré devient profane, où l'homme, cessant d'identifier sa vie à celle des astres, suivra désormais son propre destin

(1) Ewald Volhard.

« parce que Dieu a dit « oui » à l'homme contre les étoiles ».

*
* *

Dans sa conception de la Païdeuma créatrice des civilisations, Frobenius a montré que celles-ci sont plus liées au sol qu'à la race.

En gros, l'Afrique présente deux aspects physiques nettement opposés: forêt vierge et végétation luxuriante, steppes et désert. Mais alors qu'en Europe, l'homme a toujours cherché à se libérer du sol, en Afrique l'accord avec le paysage est particulièrement saisissant. Frobenius a déterminé deux cultures originelles sur le sol africain, qui réalisent une sorte de dualité, de polarité de sens, et qui ont marqué de leur empreinte tout ce qui est venu à leur contact. D'après leur habitat, il les a désignées sous le nom de *hamitique* et de *éthiopique*. Nous empruntons à l'un de ses collaborateurs (1) un tableau faisant ressortir l'opposition fondamentale des caractéristiques de ces cultures :

ETHIOPIQUE	*Points de vue*	HAMITIQUE
Forêt vierge — plaine Riche en végétation Agriculture — récolte Tellurienne — liée au sol Caractère faible	*Influence du sol*	Brousse inculte — désert Pauvre en végétation Chasseurs — pasteurs — nomades Chtonienne — se meut librement. Caractère fort
En harmonie avec le végétal Travail — ordre — labeur Pas d'expression directe — tout est symbolisé	*Expression de la culture* *style*	En harmonie avec l'animal Puissance — honneur — vol — conquêtes Sens de la réalité objective
Centre fixe — radiation illimitée	*Sentiment spatial*	Notion des limites
Sentiment du « nous » Rêveur — l'âme domine *Irrationnel* — mystique	*Conscience*	Sentiment du « moi » Sensuel — matériel Rationnel - profane - magie
Communauté plutôt qu'individu .... Traditions, coutumes, possessions communes ..... L'homme dirige - patriarcat Ordre des générations : la « gens ».	*Ordonnace de la vie* *Organisation sociale*	Individu plutôt que communauté Subtilité — juridiction — sentiment de la propriété individuelle La femme dirige — matriarcat Le *Clan* (communauté, mais en tant que somme des individus)

(1) Hellmut Wohlenberg.

Mère de famille	*La femme*	Amante.
Pas de conscience de la mort.	*Religion*	Crainte de la mort : le mort est hostile.
Culte des ancêtres.		Crainte des fantômes, des maléfices. ....

Ce tableau pourrait être prolongé indéfiniment. Mais il ne faut pas oublier que ces cultures n'existent à peu près plus nulle part à l'état pur. Il s'agit de *dominantes,* de ligne générale, de pôles, quelque chose comme le masculin et le féminin. C'est seulement dans la fusion de ces tendances que se sont réalisées les grandes cultures. Néanmoins, elles sont encore reconnaissables aujourd'hui, malgré la multiplicité des peuples, des races, des tribus africaines, qui se sont mêlés, ont évolué plus ou moins vite et plus ou moins séparément. Ainsi, à la ligne *hamitique,* appartiennent les Massaï, le Cordofan, l'Abyssinie, les Touareg, les Foulbé, les Lybiens, etc....; les Bushmens chasseurs du désert de Kalahari mènent encore une vie correspondant à un stade très primitif de la culture hamitique. A la ligne *éthiopique*: les petites peuplades du Soudan, les tribus de l'Equateur.

L'expérience fondamentale de l'éthiopien est le Devenir cosmique, celle du hamite est la liberté de l'action humaine. Celui-là part d'un sentiment totalitaire, d'un abandon complet à la vie. Il vit en état *d'union mystique* avec l'essence des choses. Il subit passivement le destin. Celui-ci le contraint activement par l'action. Il part du « moi »; le moi agit sur le monde; il est sujet, le monde est objet. L'un traduit son sentiment de l'unité par le mythe et le symbole, l'autre utilise cette unité comme instrument sur les choses par les moyens de la *magie.* L'individu de culture hamitique est centré sur lui-même, prêt à la lutte, cherchant la grandeur, l'honneur, apte à commander, à devenir chef et héros. Dans sa fusion avec l'élément éthiopique, il donne l'ossature à ce qui est sans contours, l'impulsion à ce qui est stagnant; il lie le rêve à l'ordre social, force l'éternel changement à durer dans la loi et donne le Verbe à l'existence végétative ».

Pour l'éthiopien « la vie est comme un ruban qui court » : vie et mort, âme et corps sont étroitement mêlés. La mort ne cause aucune crainte; elle n'est

que le point où une forme disparait à l'horizon pour renaître dans la jeune semence. Le crâne de l'ancêtre prend sa place au foyer à la place d'honneur et continue d'être mêlé à la vie de la famille. Cette famille cette « gens » est nécessairement de forme patriarcale, dirigée par l'ancien.

Vivant du rythme cosmique, des saisons, l'éthiopien est avant tout un paysan. Le sentiment qui le lie à la terre est religieux, profondément métaphysique. Sa vie, refermée sur soi et ronde, est assentiellement poésie, mais non *poésie communicable*. Il n'y a pas place dans une telle vie pour la connaissance, ni pour le « jeu ». *Il n'y a donc pas de poésie dans le domaine purement éthiopique*. Il fallut le levain de cultures différentes pour faire fermenter cette pure substance. Là où la culture érythréenne recouvrit de ses vagues l'humus éthiopien, là naquirent les mythes puissants, si loin de nous qu'ils apportent tout au plus quelques lueurs sur une conception du monde grandiose, mais à peu près inconcevable aux hommes de nos jours.

A l'opposé de la forêt vierge qui dissout toute individualité, la vastitude solitaire des steppes et des déserts détermine le destin des *hamites*. Non liés au sol, tournés vers le monde des faits, développant leur intelligence par la lutte contre les forces naturelles, ils sont essentiellement destinés à conquérir. De même que la plante est la base de la vie éthiopique, et conduit à l'utilisation de cette plante par l'*agriculture*, l'animal est la base de la culture hamitique, et la familiarité avec l'animal aboutit à la *domestication des animaux*. Chasseur, pasteur ou nomade, le hamite doit à l'animal son vêtement, sa nourriture, sa tente; des entrailles de la bête il tire des oracles. La Païdeuma de la culture hamitique, étant à l'image de l'animal, est en définitive une « volonté de puissance ».

Mais en ce qui concerne l'expression de cette culture; on peut déjà avancer que la vie du « fait » n'est en soi guère favorable à la poésie. Dans le domaine proprement hamitique, celle-ci est plate et sans envergure. Pourtant, au contact d'autres cultures, le dynamisme hamitique a produit une riche floraison d'œuvres variées. Sur le sol hamitique-syrtique fleurit la poésie chevaleresque-héroïque, basée sur le culte de l'honneur, le courage, la renommée, la richesse. Bien

loin d'être une poésie de « primitifs », cette littérature témoigne d'une maitrise admirable et d'un art évolué jusqu'au formalisme. La littérature d'empreinte hamitique est également toute pénétrée du sentiment des forces et des effets de la magie.

*
* *

Ethiopique et hamitique: deux pôles, deux styles, deux essences de culture essentiellement africaines. D'autres « cultures historiques » sont venues de l'Asie par des voies diverses, en des temps très reculés. D'après les éléments reconnus, Frobenius distingue :

1°) La *Culture syrtique*. Les Syrtes seraient les Garamantes de Strabon.

Ils occupèrent les régions du golfe syrte, s'étendirent dans l'intérieur de l'Afrique, traversant les territoires de culture hamitique, et « venant s'éteindre dans la rêveuse culture éthiopique ». Leurs traces se retrouvent encore dans le Soudan occidental. Tous les peuples de cette culture étaient organisés en castes féodales : chevaliers, bardes, « forgerons », et serfs paysans. Leur apport le plus saisissant, dans le domaine spirituel, est le chant des bardes, l'épopée chevaleresque, qui témoigne toutefois de leur fusion avec les hamites et dont subsistent des fragments épars sous le nom de *Dausi* et de *Pour*.

Ce sont les syrtes qui auraient apporté en Afrique la notion de la « ville ». Nulle part ailleurs sur le continent africain une agglomération d'habitations ne prend le nom de ville, dont le principe — celui d'un lieu consacré par des rites — semble bien appartenir en propre aux civilisation méditerranéennes. Les rites qui présidaient à la fondation de la ville sont analogues à ceux que relate l'antiquité classique.

2° *Culture atlantique*. On sait peu de choses encore sur l'origine de cette culture, dont certains éléments se retrouvent en Crête, en Egypte, en Sardaigne, en Etrurie, en Assyrie. Ces apports seraient venus par mer à une époque que Frobenius fixe approximativement à 2.000 ans avant J. C.

Ces « Atlantiques » paraissaient être arrivés à une capacité de pensée rationnelle tout à fait remarquable.

Ils possédaient un système divin et une théorie des Dieux. Sur leur domaine se formèrent de grands états. On y retrouve aussi la puissance des associations secrètes, les classes d'âge, l'initiation de la puberté avec les rites saisissants destinés à frapper l'imagination.

Un des points les plus dignes de retenir notre attention est le développement remarquable des arts plastiques sur le sol de la culture atlantique: sculpture, masques... c'est dans ce domaine que Frobenius trouva les terres cuites d'Ifé, dont il a pu dire avec raison: « Nous sommes en droit de considérer les sculptures d'Ifé, de même que les images des maîtres de la Rhodésie méridionale comme le chef d'œuvre de l'art créateur le plus grand de l'antiquité préhellénique. »

3° Les *Cultures érythréennes.* Frobenius en distingue plusieurs branches, des voies d'infiltration différentes les ayant conduites, l'une dans le domaine hamitique, l'autre dans le domaine éthiopique. D'où venait ce cycle de cultures, dont l'influence n'a peut-être pas cessé de se faire sentir en Afrique durant des milliers d'années ? (Le mot érythréen est pris par Frobenius dans son sens grec ancien où « mer érythréenne » signifiait tout l'Océan indien et non seulement la Mer Rouge). Son domaine primitif n'est pas déterminé de façon certaine, bien qu'il ne semble pas douteux à l'éthnologue allemand que ce soit le Sud de l'Arabie et l'Inde.

Quoi qu'il en soit de leur origine, de leurs transformations en Afrique, les vestiges de ces cultures sont grandioses et présentent une unité remarquable. C'est d'abord le *fondement cosmique de l'Etat,* avec la hiérarchie *des fonctionnaires, les quatre chambellans, la divinité du roi et le meurtre rituel du roi.* Des coutumes semblables se retrouvent en Afrique comme en Asie (Le mariage du roi avec sa sœur, les bataillons d'amazones, les cérémonies de la cour, les accessoires et les insignes de la dignité).

Frobenius a également relevé des vestiges matériels très importants: ruines de monuments en pierre, champs en terrasse, mines préhistoriques. Une partie des dessins rupestres doit lui être attribuée, et la technique du bronze, qui était connue dans le sud de l'Afrique, serait à mettre à son compte.

L'influence érythréenne éveilla en Afrique un mon-

de de pensées nouvelles, dont la plus significative est la notion du Destin qui témoigne d'une culture hautement spirituelle. Elle se traduisit dans la littérature, les croyances et les légendes mythologiques. Alors que le sentiment éthiopique de l'existence, du devenir et de l'écoulement des choses est harmonisé avec le monde végétatif, le sentiment hamitique avec le monde animal, la vie érythréenne est liée au devenir cosmique. Ce qui se passe dans le firmament est projeté sur la terre.

*
* *

Ces quelques indications suffisent à montrer que la grande masse du continent africain pose des problèmes d'une complexité inouïe et que le groupement sommaire de ses peuples, en Nègres, Bantous, Hamites, Pygmées, etc... ne correspond pas à une réalité profonde. Toutefois si les premières données sur l'état des Cultures africaines sont exactes, un immense travail reste à faire qui est l'analyse des différents stades de ces cycles de culture, leur histoire proprement dite. Mais cette histoire n'est en définitive que celle de l'Afrique, car en arrivant sur son sol, chaque vague d'humanité est entrée dans un courant nouveau afin de poursuivre une évolution typiquement africaine.

Emma CABIRE.

A propos des recherches sur les Mythes et les Contes Africains

(FRAGMENTS)

Lorsque sur le sol de la culture éthiopique, nous cherchons à fixer le chemin du cosmique au tragique, et lorsque nous croyons avoir saisi le fil conducteur, il reste l'hypothèse déterminante du contenu profond de cette existence liée au Devenir universel, sentiment auquel la culture hamitique échappe complètement. Nous connaissons beaucoup de choses des usages et des coutumes éthiopiques, mais nous trouvons nécessairement peu de poésie dans son domaine; un jet aussi puissant que la légende du « Déclin de Kasch » est unique et sans réplique. La culture hamitique est incomparablement plus riche en œuvres révélatrices dons nous allons parler.

Les Hamites n'ont pas été seulement un incomparable ferment de culture sur un sol étranger, mais si, dans leur propre domaine tombe une semence étrangère, des cultures luxuriantes peuvent fleurir, produire des châteaux et des bourgs, des royaumes et des villes, de grands et puissants empires. Non seulement une « chevalerie de brigands » mais une « chevalerie de cour » peut surgir, avec des tournois et des troubadours, avec un code strict des usages et de minutieuses lois de l'honneur. Dans les hautes époques d'une telle culture apparait une poésie, évidemment bien loin de tout sentiment religieux et inapte aux créations mythiques, mais une poésie basée sur le culte terrestre de l'honneur, dans laquelle nous trouvons des figures brillantes et typiques de puissants et sages individus, dont la gloire se transmet de siècle en siècle. Rude et directe, concise et claire, est la poésie de cette sorte, mais en même temps d'une facilité et d'une ampleur

de trouvailles, d'une si vive mais si inexorable tendance vers un but et un résultat, que rien ne peut lui être comparé.

Un « Faris » — c'est-à-dire un chevalier avec une force de sept à neuf hommes — est le héros de maintes histoires du Cordofan. Ce sont de petites épopées qu'il est impossible d'abréger, sans leur ôter tout leur charme qui vient en grande partie des dialogues gracieux et courtois. Ce sont les aventures successives, racontées avec art et méthode, que le héros doit rencontrer, jusqu'à ce qu'il ait conquis la femme ou les femmes, et soit arrivé dans le port du bonheur, — qui forment le contenu de ces histoires. Il s'agit toujours de circonstances qui donnent au héros l'occasion de prouver ses qualités symboliques. Voici quelques unes de ces qualités telles qu'elles apparaissent dans un des récits les plus typiques : orgueil, goût de l'aventure, courage, éducation raffinée, hospitalité, bravoure, reconnaissance, sentiment de l'honneur, sens des grandes actions, grandeur, opiniâtreté, volonté d'atteindre un but, présence d'esprit, fidélité, force, rapidité, décision, courage, jugement, droiture, chevalerie, compassion pour les faibles, ténacité, confiance en soi. Et on pourrait en ajouter! Mais il s'agit toujours de prouver sa valeur et de déployer toutes les vertus viriles et guerrières. Le point central du monde est ici le Moi vers lequel tous les regards sont tournés, attendant de lui qu'il atteigne la grandeur, aussi loin que l'homme peut atteindre, plus loin que les héros d'autrefois.

Dans une autre histoire du même cycle de culture, nous voyons ce sentiment du Moi de l'homme hamite, poussé à son extrême pointe, et d'autre part, poussé au tragique comme dans la culture éthiopique. Voici les grands traits de ce récit : La « *Reconnaissance de Mussa* »). Toute poésie chevaleresque, toute poésie d'aventure, connait, à côté du héros triomphant qui marche avec bonheur de victoire en victoire, le côté opposé, celui du vaincu poursuivi par un destin implacable. Savoir supporter la souffrance est aussi une vertu du héros, et même le Faris a une fois au moins l'occasion de l'exercer. Nous avons en Mussa le type du héros pour qui tout se change en malheur.

Mussa est un homme fort et riche, qui s'empare des

lions avec la main et a rassemblé une grande quantité d'animaux sauvages autour de lui. De telle sorte que ses voisins le redoutent et saisis de crainte le prient de s'enfuir. Mussa obéit et emporte ailleurs sa ménagerie que gardaient ses sept fils. Maintenant commence son déclin. Un jour comme il revenait de la chasse il ne trouve plus son bétail et ses fils sont tués. Mussa entre dans une violente colère; il appelle sa première femme qui n'ose pas répondre; alors il jette son épée à travers la cloison et tue l'enfant dans le corps de sa femme enceinte. Elle entend les pas de l'homme, et comme elle ne le reconnait pas, rassemblant ses dernières forces elle jette vers Mussa un morceau de bois qui lui crève l'œil. Il cherche sa seconde femme et veut fuir avec elle. Pendant ce temps, au dehors, un lion a déchiré son cheval et ils doivent fuir à pied. Le lion les poursuit; ils veulent se réfugier sur un arbre, mais la femme est encore atteinte par le lion qui la dévore sous les yeux de son époux. Au matin Mussa peut quitter l'arbre et partir au loin. En chemin il tombe dans un piège à éléphants. Bientôt un éléphant tombe sur lui et il ne peut plus bouger. Les maîtres du piège qui viennent pour prendre la chair de l'animal trouvent Mussa, l'autrefois riche Mussa, maintenant misérable, blessé, borgne. L'un d'eux le réclame pour lui, parce qu'autrefois Mussa, alors qu'il était puissant et que personne ne pouvait rien contre lui, a tué un membre de sa famille.

Mussa est emmené comme esclave, enchaîné à un autre esclave, pour être tué le lendemain. L'autre veut l'inciter à fuir, mais Mussa le chevalier ne fuit pas. Il dit : « Que me sera la vie quand j'aurai fui ? » Pendant la nuit son compagnon le lie et le baillonne et oblige Mussa, affaibli, à fuir avec lui. Il pousse Mussa sur un arbre devant lui, parce qu'ils sont poursuivis par un lion; mais comme il n'a pas grimpé lui-même assez vite, le lion le happe et le dévore jusqu'à la cheville. Le matin, Mussa s'enfuit avec le pied de l'autre rivé à son pied. Il atteint la métairie d'un riche et notable arabe. « Maintenant Mussa n'a plus rien. Tous ses biens sont perdus, tous les membres de sa famille sont morts. Son nom est déshonoré, et à son pied il a encore l'anneau de l'esclave ». Voilà le point extrême de sa misère et le nœud de l'histoire. Maintenant commence sa nouvelle ascension.

L'arabe fait de Mussa le gardien de ses troupeaux et finalement lui donne sa sœur comme femme. Cette sœur et un fils, sont ce que l'arabe a de plus cher au monde. Un jour ce fils, que Mussa ne connait pas, revient d'un pays étranger. Il s'approche des troupeaux et Mussa le berger, qui l'a pris pour un voleur, le tue. Le matin les villageois rapportent à l'arabe son fils mort. L'arabe les tient pour responsables et les oblige à payer cent vaches. Il les envoie à Mussa avec d'autres biens afin qu'il puisse fonder une autre maison. Mussa accepte. Mais la honte le ronge : il doit tout à l'homme dont il a tué le fils. Comme son propre fils a le même âge que celui qu'il a tué, il l'envoie vers l'arabe pour lui faire dire que lui, Mussa, est le meurtrier et qu'il envoie son fils en expiation. Il donne au fils de Mussa, sa fille comme femme et le renvoie à ses parents avec de riches présents. Il se dispose bientôt à le suivre afin de se réjouir avec eux de leur prospérité.

Mais en Mussa le calice de la honte est plein jusqu'au bord. Il ne peut plus supporter une nouvelle blessure à son honneur, contre laquelle il ne peut se défendre. Dans sa propre maison son hôte est maltraité par les voleurs : Mussa le délivre, mais sa honte n'est pas moindre. Après le départ de l'arabe, Mussa reconnait qu'il ne peut plus vivre ainsi. « Je ne lui fais que du mal, mais lui a toujours répondu par le bien. Je ne sais plus ce que je puis faire. Je ne puis plus le laisser vivre. Je vais le suivre et je le tuerai ».

Sentiment de l'honneur et exigence de la dignité personnelle ne peuvent être poussés plus loin que lorsque le fardeau de la reconnaissance annihile l'estime de soi-même et ôte tout sens à la vie. Dans une grandiose progression le récit nous a conduits jusqu'au point où le désir de la conservation de soi-même contraint à l'anéantissement de soi-même. Après une tranquille exposition l'action nous a menés du bonheur au malheur (première fuite), puis rapidement jusqu'à la seconde fuite qui précède la partie large et ample de la nouvelle ascension; la troisième partie, angoissante malgré de multiples arrêts, conduit rapidement à la catastrophe finale.

Mussa chevauche derrière l'arabe et l'appelle : « Tu m'as comblé de biens, que je ne puis te rendre, même

si ma vie durant j'étais ton serviteur. C'est pourquoi je ne peux plus supporter ton existence. Il faut que je te tue ». Il jette son épée vers l'arabe, mais ne l'atteint pas. L'Arabe lui tend son épée et lui demande la réconciliation puisqu'il ne lui a pas fait de mal et ne veut lui en faire. Mussa ne peut l'accepter. L'arabe fuit, rassemble ses gens et leur ordonne de s'emparer de Mussa et de l'amener enchaîné. Un nouvel entretien fait apparaitre clairement l'amertume de la situation qui réclame une mort. L'Arabe en convient et se résout à tuer Mussa le lendemain. Mussa est d'accord. Mais son épouse, la sœur de l'arabe supplie son frère de laisser la vie à son époux, le père de son enfant. En vain. « Sans une mort, nous ne pouvons plus vivre », reconnait l'arabe », il vaut mieux qu'un seul meure que deux ou plus encore ». La sœur va trouver Mussa, le délivre de ses liens et le supplie de fuir avec elle. Mais Mussa ne peut pas fuir. Toutes les prières sont vaines; il persévère dans sa détermination. « Si ton frère meurt, dit-il, personne ne poursuivra la lutte. Et si je meurs et tous les miens, ce sont les biens de ton frère et les coutumes qui en sont la cause et non ma méchanceté ». La sœur de l'arabe envoie son frère vers Mussa et elle se jette sur le sol et pleure. Mussa pousse son épée dans la poitrine de l'arabe. Au matin, les villageois arrivent et tuent Mussa, s'emparent de tous ses biens et de ceux de l'arabe et vendent ses enfants. La sœur de l'arabe, l'épouse de Mussa, « se couvre de haillons et parcourt le monde en mendiant, jusqu'à la fin de ses jours. »

Dans ce récit, le tragique se joue dans la trame de l'humain; les lois humaines remplacent ici l'ordre cosmique des éthiopiens. L'observance chevaleresque des coutumes conduit nécessairement à la défaite du héros, et des coutumes en même temps. Un sombre pessimisme semble répandu sur la vie de combat, qui n'a qu'un sens, c'est de montrer par l'action et la souffrance les bornes des possibilités humaines.

Par contre, malgré leur coloris, les histoires qui reposent sur la ruse et la prudence, se déroulent plates et fades. Histoires de marchands qui appartiennent au même cycle de culture que les «Mille et une nuits». La le risque est exprimé par l'argent, et l'enjeu n'est pas la vie mais la possession (« *Le fils de la concubine* », « *Atlantis* »).

Une toute autre culture que celle du Cordofan, d'où sont tirés ces exemples, mais d'empreinte hamitique, témoigne en même temps dans ses grandes lignes des mêmes bases de culture et d'une différence de frappe due à d'autres circonstances de fusion. La poésie de Faraka représente bien le plus haut point de la poésie hamitique, explicable par un afflux de vagues de culture également productives. Ce qui est remarquable pour Faraka, c'est un extraordinaire fonds historique, une tradition historique assez bien conservée. Elle subsiste dans une puissante poésie épique, le *Dausi*, dont on peut trouver au moins encore quelques parties. Il y a encore le *Poui*, simple juxtaposition de faits héroïques remarquables, de caractère plus particulier que général. Le but de ces hommes avides de gloire et de renommée, est justement de devenir l'objet d'un de ces poèmes et d'être chantés par les bardes du pays. Un Etat policé et une société possédant des lois strictes, des usages et des coutumes, un Code de l'honneur, voilà ce qui donne aux aventures forme et fixité.

Cette poésie est tracée à grands traits, vive et joyeuse jusqu'à l'humour, avec de merveilleuses libertés ; elle témoigne d'une force jaillissante et d'un bel optimisme, jamais féminine ni sentimentale, mais toujours prête à montrer le beau côté même de la défaite et en faire rire. La propriété joue ici un moindre rôle que dans la poésie du Cordofan, mais l'honneur y tient plus de place, car la pauvreté est moins déshonorante que l'incapacité. Les bardes, les diali suivent le héros partout et attendent que quelque chose arrive, quelque chose de vraiment extraordinaire qui soit digne d'être relaté dans le « Poui ». Cette poésie consiste surtout en relations d'aventures étonnantes et inouïes, racontées d'une manière incisive, avec le souci des effets, mais avec l'autorité que donne à une caste de bardes la conscience d'être les véritables créateurs de la renommée.

Comparable à l'épouvantable destin de Mussa, mais tout à fait optimiste et pleine d'humour, est l'histoire de Gossi, qui témoigne déjà d'une riche, presque trop riche culture (« *Le vaillant Gossi* ») (1).

Gossi le héros n'a jamais peur. Lorsqu'on l'appelle

---

(1) V. Cahiers du Sud, N° 182 - Avril 1936.

il ne se retourne jamais aussitôt, car cela témoignerait d'un certain sentiment de crainte. Il ne s'occupe jamais de ce qui se passe derrière lui : il faut l'aborder de face afin d'attirer son attention. Gossi eut peur trois fois dans sa vie, mais Dieu seul et lui-même l'ont su. Ce sont ces trois circonstances, où le héros sans peur connut la peur, qui font l'objet du poème.

Une nuit Gossi descend dans un puits où habite un serpent, afin d'y chercher le seau qui est tombé au fond. Pendant qu'il cherche à s'emparer du seau malgré le serpent, une vache et un taureau tombent dans le puits et en obstruèrent l'entrée. Gossi dût rester là toute la nuit. Au matin les animaux furent tirés du puits mais Gossi ne répondait pas car « il n'entendait jamais quand on l'appelait pour la première fois ». Il veut mourir là parce que les femmes Foulbé se moqueraient de lui. Il consent enfin à remonter à la prière des femmes Foulbé qui ne pourraient plus puiser de l'eau s'il mourrait dans le puits. Lorsque le taureau et la vache étaient tombés dans l'orifice du puits, Gossi avait eu peur pour la première fois.

La seconde fois, Gossi est couché près de la femme d'un homme jaloux, en son absence. Lorsque le mari revient, Gossi le laisse tirer sur lui puis il retourne à sa maison du même pas tranquille. Les propos de Gossi dans cette circonstance sont exquis, hardis et fanfarons.

La troisième fois, il part à la recherche de l'aventure avec un compagnon qui voulait être témoin de sa bravoure. Tout d'abord à chaque occasion qui se présente, il refuse de s'engager dans une aventure, prétendant qu'elle est trop dangereuse, jusqu'à ce que son compagnon s'irrite et le raille. Alors Gossi dévoile ses projets et propose de dérober les deux chevaux du roi qui sont bien gardés. Les deux voleurs sont pris et enchainés l'un à l'autre pour être mis à mort le lendemain. Bakari, le compagnon, presse Gossi de s'enfuir avec lui et devant son refus, le précipite du haut des murs de la ville. En bas se trouve une lionne qui se met à dévorer Bakari, pendant que Gossi la frappe pour lui faire lâcher prise. Bientôt la lionne a dévoré Bakari jusqu'à la cheville. Alors Gossi peut fuir. « Dieu seul et la lionne savent que dans son cœur la crainte est apparue un instant ». Par la suite Gossi n'eut jamais peur.

Le récit montre que, selon la parole de Gossi, il est encore de vrais hommes parmi les Foulbé. Il tue le taureau sacré, conquiert la femme préférée du roi. Il brave celui-ci par la parole et le geste; puis il lui sauve la vie dans un combat et le force ainsi à lui rendre justice.

Il s'agit moins dans tout le récit des aventures elles-mêmes que des fresques qui les accompagne et qui sont destinées à mettre en lumière la vaillance du héros. L'autorité des paroles, des gestes et des actions montre l'idéal aristocratique d'une culture à sa maturité qui domine souverainement la vie. La fin du récit est elle-même très caractéristique: la louange du héros par lui-même et son humoristique démarcation du parfait : « Je suis donc le plus brave d'entre les Foulbé. Trois hommes seulement pourraient m'égaler. Premièrement, celui qui se lave dans l'eau chaude et a assez de patience pour résister à l'envie de se gratter. Deuxièmement, celui qui s'est enfoncé une épine dans le doigt et a le courage de l'arracher à travers la paume de la main, au lieu de la couper ou de la tirer avec les dents. Troisièmement, celui qui, de nuit, puise de l'eau pour boire et boit sans regarder ce qu'il avale. »

On peut rappeler ici le conte allemand du garçon qui voudrait apprendre à trembler et qui n'y parvient pas à travers les plus folles aventures, et seulement lorsque un seau plein de goujons lui tombe sur la tête. Mais dans la poésie héroïque une telle conclusion signifie encore autre chose. Elle confine au cynisme et témoigne d'une culture, ou tout au moins de poètes, pour qui les grandes actions ne sont plus que des aventures, des jeux et des passe-temps et non plus une nécessité intérieure. On célèbre le héros mais son sens devient problématique. Déjà le contenu vivant s'immobilise dans la forme; une conception de la vie complètement non-tragique, conception de chevalerie de cour déclinante, s'exprime ici, qui caractérise le point culminant d'une telle culture. Maints usages indiquent clairement le passage du héros au « noble » par exemple la coutume qui veut qu'un adversaire ne soit pas attaqué s'il n'est pas prêt à la riposte ou s'il est dans une situation qui le mette en état d'infériorité... De tels préceptes indiquent la maturité d'une

culture, dans laquelle apparaissent toutefois encore des signes des temps antérieurs. Une histoire comme celle de la « Sage Hatoumata », malgré sa haute spiritualisation, laisse apercevoir quelque chose de la cruauté et des coutumes impitoyables des temps dangereux ; de même le conte de l'« Epée de Dama Ngile » montre un sentiment du destin et un accord avec la nature qui témoignent d'une évolution différente plus proche de la culture éthiopique. Dans la même direction, il faut chercher mainte légende, celle du poltron devenant finalement un héros, et celle de « *Samba Koulloung* », le Fou.

Toutes ces histoires prouvent comment la vieille vie héroïque est parvenue au style par lequel chaque génération nouvelle essaie de s'exprimer (Frobenius); au style qui, à travers les siècles, s'est formé, déformé, poli, raffiné, simplifié et purifié jusqu'à la forme finale qui nous est transmise, mais qui s'enracine à des profondeurs inattingibles. Tel le chant héroïque des faits de soixante quatorze rois qui ont régné sur le pays en un temps, dont la fin peut à peu près être fixée au IIIe siècle après Jésus-Christ. La tradition de cette culture nous reporte donc bien loin avant le christianisme. Une telle tradition est seulement possible sur la base de la haute signification de l'état du poète. Elle est le gardien du savoir historique qui de génération en génération a transmis les actions des héros du passé. Le poètes est l'éducateur des jeunes générations et soir après soir il apprend aux adolescents par ses chants, les hauts faits de leur peuple, de leur tribu, de leur famille. Il n'y a pas de jeunes héros sans un barde, qui chantera sa gloire et inscrira ses actions dans le livre de la tradition. Pour la continuité d'une culture, on ne saurait surestimer l'extraordinaire signification de l'état du barde, qui est le véritable juge des actions du héros, qui décide de leur valeur, de leur noblesse, de leur bravoure, de ce qui est digne de passer à la postérité, et qui, de sa science du passé, tire l'étalon de toute nouvelle valeur.

Véritablement, là où le héros décline, le poète ne saurait grandir. Depuis longtemps ne surgit plus de héros, et il n'y a plus de poésie héroïque, Il n'y a plus de héros, explique un moderne conteur, parce que la vie des grandes villes nivèle; il n'y a plus de poètes

parce que les enfants à l'école apprennent des centaines de lignes et perdent ainsi la capacité de développer leur propre pensée, leur propre inspiration.

Sans doute au plus vieil état de cette poésie appartient la grandiose épopée qui se rapporte au souvenir d'une migration datant d'un siècle avant le Christ, et nous permet des vues importantes sur l'origine de cette culture : le « *Luth de Cassiré* ».

Rappelons-nous la haute signification à laquelle était arrivée la poésie dans la légende « Le Déclin de Kasch »; nous trouvons maintenant sur le sol de la culture hamitique, une conception analogue, dans de toutes autres relations. Là, la puissance est détruite par le désir d'arracher au cours du destin une forme durable, l'ordre du monde, par la négation de l'autorité des prêtres; ici, la poésie est sacrifiée à une forme d'Etat purement terrestre. Là, la fin est amenée par l'invasion de peuples étrangers; ici l'état est encore plus riche et plus prospère après son anéantissement grâce à l'orgueil de l'homme et à son désir de se survivre dans la gloire. Mais la poésie est ici aussi quelque chose d'étranger, dont l'origine est ténébreuse. Les anciens héros n'avaient pas de poésie; ils vivaient dans la lutte continuelle et dans les aventures, en quête de nouveaux territoires, de femmes ou de troupeaux. Pour la première fois leur destin est fixé, pour la première fois l'Etat est perdu par la poésie.

Une fois vivait à Ouagadou, un roi dont le règne fut extraordinairement long. Son fils Cassiré voulait devenir roi lui-même et attendait en vain la mort de son père. Son cœur était dévoré par un chacal. Un homme sage qu'il interrogea lui prédit qu'il ne deviendrait pas roi mais qu'il serait le maitre d'un luth. Cassiré s'en alla aux champs et rencontra la perdrix. Elle chantait sa lutte avec le serpent qu'elle avait tué. Elle chantait : « Ecoute le Dausi ! Ecoute ma légende ! Toutes les créatures doivent mourir, être enterrées et pourrir ! Les héros et les rois mourront, seront enterrés et pourriront. Moi aussi je mourrai, je serai enterrée et je pourrirai. Mais le Dausi, le chant de ma lutte, ne mourra pas. Il sera encore chanté lorsque rois et héros auront disparu. Hooh, gloire à moi qui ai accompli de telles actions ! Gloire à moi qui dois chanter le Dausi ! Ouagadou peut disparaitre, le Dausi vivra toujours ! »

Cassiré demanda au sage si les hommes connaissaient aussi le Dausi et si le Dausi subsiste au-delà de la vie et de la mort. Le sage lui répondit : « Ah ! Cassiré, tu cours au-devant de la mort. Personne ne peut t'arrêter... Lorsque les rois de Fasa habitaient au bord de la mer, ils étaient de grands héros, et ils luttaient avec des hommes qui possédaient des luths et chantaient le Dausi. Souvent les Fasa étaient effrayés par le Dausi des ennemis. Eux-mêmes étaient pourtant de grands héros. Ils ne chantaient jamais le Dausi eux-mêmes parce qu'ils étaient les Premiers parce qu'ils étaient des Horro (nobles, chevaliers) et que le Dausi est chanté par les Seconds, les Diarre (bardes). Toi, Cassiré, comme tu ne peux être le second des premiers, tu voudrais être le premier des seconds. Ouagadou périra par ta faute ». Cassiré dit : « Que périsse Ouagadou ! »

Cassiré alla chez le forgeron et lui fit faire un luth. Le forgeron lui dit : « Ceci est en bois. Il ne peut chanter, parce qu'il n'a pas de cœur. Tu dois porter ce luth sur ton épaule dans le combat. Le bois résonnera du cliquetis des épées; il boira les gouttes de sang qui coulent, le sang de ton sang, le souffle de ton souffle. Ta douleur sera sa douleur, ta gloire sera sa gloire. Ce bois ne vivra plus comme le bois de l'arbre, mais il entrera dans ta famille... Il ne doit pas vivre seulement avec toi mais avec tes fils. Alors ce luth qui vient de ton cœur retentira dans les oreilles de tes fils et vivra dans le monde. Mais Ouagadou périra ». Cassiré dit : « Que périsse Ouagadou ! »

Cassiré va au combat avec le luth sur son épaule, chaque jour un de ses huit fils l'accompagne. Ils ne luttent pas comme des héros, ils luttent comme des dieux. Chaque soir Cassiré revient à la maison avec le cadavre d'un de ses fils sur l'épaule. Le sang de son fils tombe goutte à goutte sur le luth, mais le luth ne chante pas. Une grande tristesse s'empare de Ouagadou à cause de la perte de tant de héros. Le soir du septième jour, les hommes s'assemblent et chassent Cassiré parce que sa rage dans la lutte est sans raison ni mesure. Eux-mêmes ne veulent pas vivre sans gloire, mais ils ne veulent pas mourir pour l'amour de la gloire. Cassiré s'enfuit dans le Sahara avec son plus jeune et dernier fils, avec ses femmes et ses gens.

Dans la solitude, tous s'endorment et Cassiré s'endort. Soudain il se dresse. Il entend près de lui une voix. Elle semble venir d'au dedans de lui. Cassiré tressaille. Il entend le luth chanter. Le luth chante le Dausi : « Lorsque le luth a chanté le Dausi pour la première fois, le roi de la ville de Dierra est mort, le père de Cassiré; lorsque le luth a chanté le Dausi pour la première fois, la colère de Cassiré est épuisée; Cassiré pleure; lorsque le luth a chanté le Dausi pour la première fois, Ouagadou est anéantie pour la première fois. »

Quatre fois Ouagadou disparut et fut reconstruite dans un autre lieu. Notre histoire relate la première perte de Ouagadou par l'orgueil, et la transplantation de la principale ville Dierra (Djerma) vers le Sud où elle devint Agada (l'actuelle Agadez), et où fleurit de nouveau une grande culture, habile dans la poésie.

A l'origine Ouagadou devait être fort près de la mer, peut-être dans le « Fasa » (aujourd'hui Fezzan) qui désigne la ville principale aussi bien que les ancêtres et le peuple même. C'est dans le voisinage de la mer que le peuple fut en contact avec ces ennemis possesseurs de chants héroïques, très probablement d'origine thraco-phrygienne et identiques à ceux qu'Hérodote appelle les Garamantes. Leurs colonies syrtiques semblent avoir légué aux hamites du Nord de l'Afrique leur chant des bardes et leur avoir donné l'impulsion pour le développement d'une grande culture, sans laquelle ils seraient restés historiquement stériles. Dans leurs migrations vers le Sud, ils n'ont pas seulement propagé leur forme d'Etat mais leur mode de vie et leurs conceptions, qu'ils ont réalisées de nouveau à quatre endroits différents, de sorte que nous trouvons aujourd'hui, au milieu de l'Afrique, une poésie héroïque et une chanson de geste qui nous est immédiatement familière et nous paraît très proche de notre propre tradition. Oui, si les vieux Garamantes étaient en premier lieu des paysans et si dans tout l'Ouest du Shel, le seigneur et noble est en même temps propriétaire co-actif, nous pouvons admirer dans la culture de Wagadou la fusion du héros et du paysan, la fusion de l'attachement au sol et du désir d'autres horizons dans une culture hamitique c'est-à-dire d'empreinte héroïque prédominante et qui nous renvoie à notre propre problème.

Nous trouvons en Afrique des cultures qui sont enracinées dans une obtuse et étroite paysannerie, et d'autres dont le culte de la personnalité est figé dans le pur formalisme. *Là où les tribus sédentaires ont reçu l'impulsion à l'action ou bien là où des tribus errantes et nomades ont été fixées par des afflux paysans, là ont fleuri de grandes cultures. Nous voyons en Afrique ces domaines de culture* aussi nettement séparés que le temps des pluies et celui de la sécheresse, que la forêt et le désert. Nous les portons en nous comme les pôles inséparables de notre vie et nous devons les résoudre en nous dans l'unité. Et lorsque aujourd'hui nous reconnaissons combien de nouveau est impérieux le besoin de se rapprocher d'une paysannerie oubliée et de se retremper dans les forces inhérentes au sol, nous ne pouvons pas davantage nous passer des forces particulières qui forment les libres et grandes personnalités et les entraînent vers de nouvelles aventures et de nouveaux horizons. Car, c'est seulement là où se conjuguent les deux forces, que s'ouvre, vers la victoire ou la défaite, le chemin de la grandeur.

Ewald VOLHARD.

« *Ein Lebenswerk aus der zeit der Kulturwende.* »

Trad. Emma CABIRE

Trois Femmes d'Afrique

I. — DJALLA, LA FEMME NOBLE

J'ai connu bien des femmes au Soudan. Mais trois d'entre elles m'apparurent comme la plus haute expression de l'Eternel Féminin sur la terre d'Afrique. Une femme noble, une hétaïre, une matrone.

Au cours de l'un de mes derniers voyages en Afrique, en 1915, je me trouvai à Asmara dans l'Abyssinie italienne. J'y avais établi mon quartier général et là je recevais toute espèce de gens : nomades de la tribu des Beni Amr, Hadendoa et Bischarin, paysans de Gedaref, Arabes des lointaines oasis, et un grand nombre d'Abyssins de haute et basse caste. Parmi eux se détache la figure d'une très belle, intelligente et riche femme qui arrivait chaque fois avec une grande suite de trabans et de servantes. Elle avait dépassé la toute première jeunesse, mais possédait tant de charme naturel, servi par une finesse spontanée et originale, que c'était une vraie joie de converser avec elle. Ce qu'elle me racontait avec une vivacité charmante ne m'apportait rien moins que la révélation de l'essence profonde des choses d'Afrique, — leur contact immédiat. Volontiers elle me parlait des femmes et de la vie des femmes, de l'amour et de la possession. Elle s'exprimait alors sans fard et librement, quoique d'une manière pleine de tact, et fleurie — à la manière orientale. Elle me dépeignait la vie joyeuse et dissolue de la femme d'Abyssinie, ne faisait pas mystère de suivre elle-même passionnément les désirs et les impulsions de sa nature, mais elle condamnait les fautes de goût avec toutes les expressions de la répugnance.

Voici quelques uns de ses propos :

« Que veulent de nous ces missionnaires (il s'agis-

sait de la mission suédoise)? Ce sont aussi des hommes. Leurs femmes sont différentes de nous. Et comment un homme peut-il savoir ce qu'est une femme ? La vie d'une femme est tout autre que celle d'un homme. Dieu l'a voulu ainsi. L'homme est le même depuis le moment de sa circoncision jusqu'à sa décrépitude. Il est le même avant d'avoir connu une femme et après. Mais le jour où une femme a joui de l'amour pour la première fois, divise sa vie en deux tronçons. Elle devient aussitôt une autre. L'homme est, après le premier amour, le même qu'il était avant. La femme est une autre à partir du jour de son premier amour. Cela est ainsi toute la vie. L'homme couche auprès d'une femme puis il s'en va. Sa vie et son corps sont toujours pareils. La femme conçoit. Comme mère elle est autre qu'une femme sans enfant. D'abord elle porte les conséquences de la nuit dans son corps pendant neuf mois. Quelque chose croît. Quelque chose croît dans sa vie qui ne décroîtra jamais plus. Puis elle est mère. Elle est et reste mère, même si son enfant, même si tous ses enfants meurent. Car elle a porté d'abord l'enfant sous son cœur. Après, lorsqu'il est né, elle le porte dans son cœur. Et ce qui est dans le cœur n'en sort jamais plus. Même si cela n'existe plus. Tout cela l'homme ne le sait pas. Il ne connait pas la différence avant l'amour et après l'amour, avant la maternité et après la maternité. Il ne peut rien savoir. Les missionnaires sont aussi des hommes. Que veulent-ils savoir de nous, Dieu a fait les choses ainsi. C'est bien. Seule une femme peut le savoir et en parler. C'est pourquoi nous ne laissons pas nos hommes se mêler de cela. Une femme peut seulement faire une chose. Elle peut se tenir convenablement. Elle doit toujours se conformer à sa nature. Elle doit être continuellement jeune fille et mère. Avant chaque amour elle est jeune fille, après chaque amour elle est mère. D'après cela tu peux voir si une femme est une « bonne » femme ou non. S'il en est ainsi avant et après l'amour. Il y a des femmes qui sont seulement amour. Elles ne sont que désir. Celles-là deviennent mauvaises. Elles sont sans retenue. D'autres sont seulement des mères, elles sont ennuyeuses comme de bonne bêtes. Elles sont bonnes pour le peuple et pour les paysans. Une « bonne » femme (l'expression est employée dans le

sens complet de la femme noble) ne le devient jamais. Ainsi en est-il pour nous femmes, et nos hommes ne savent rien de cela. Les missionnaires non plus. »

Ce que m'expliquait ainsi cette belle et sage Féministe à la peau brune, m'incita à réfléchir et à faire des rapprochements et des comparaisons avec d'autres observations que j'avais recueillies sur ce continent quant à la destinée de la femme. Les discours de la belle abyssine devinrent pour moi le point de départ de considérations qui trouvent leur place ici ainsi que dans les deux portraits suivants. Je veux rapprocher ce qui me fut dit sur la «bonne», et la «noble» femme, du souvenir d'une femme que je rencontrai trois fois sur mon chemin, et qui avait plus d'un point de ressemblance avec la belle abyssine quoiqu'elle fut d'un type tout différent, — rien que du fait qu'elle était originaire de la lointaine Afrique Occidentale.

L'autre femme noble, dont j'ai mieux connu le destin, s'appelait Djalla. Djalla était la fille d'un noble saharien de sang berbère. Elle n'était pas de race pure. Sa grand-mère était une Soninké de rang élevé, une négresse. Lorsque je rencontrai Djalla pour la première fois, une fin d'octobre, à Kayes dans le Haut Sénégal, son apparence extérieure révélait encore la tribu saharienne. Elle attira mon attention comme je parcourais la ville. Elle portait de beaux vêtements et se faisait suivre par trois servantes. Elle était indiscutablement belle, bien que sa bouche un peu lourde lui donnât quelque chose de brutal. Quand elle riait et que brillaient ses merveilleux yeux noirs, elle était l'expression même de l'orgueil. Elle répandait autour d'elle une atmosphère d'aisance. Mais elle riait rarement au long du jour. Elle ne s'animait que le soir. Elle venait parfois chez moi; assise sur le sol, la plupart du temps silencieuse, elle laissait errer ses regards avec lassitude et paraissait d'une mélancolie insurmontable.

Sa tristesse était évidente comme si à vingt-trois ans déjà l'expérience avait laissé des traces sur son visage. Toutefois, qu'elle fut grave ou triste, la première et dernière impression qu'elle donnait, était celle d'une extraordinaire force de volonté. Cette énergie se révélait dans toutes ses expressions et ses jeux de physionomie. Djalla savait vouloir. Djalla était partie en

voyage dans un but précis. Djalla voulait trouver un homme — un mari, selon son goût. Ce goût était déterminé par le mélange des sangs dont elle provenait. Ce mélange avait créé un conflit qui apportait une certaine incohérence dans sa ligne de conduite, et dont elle parlait du reste très ouvertement, même aux étrangers. Le vieux nègre qui m'avait conduit Djalla comme une curiosité, connaissait la jeune fille depuis deux jours et savait déjà beaucoup de choses de son passé. Moi-même je ne parlai pas avec elle de ses aventures, à Kayes, bien que j'eus des motifs suffisants de le faire, car elle avait exprimé clairement le désir que je la protège contre les importunités d'un employé français. Comme je lui expliquais les raisons pour lesquelles je ne pouvais pas intervenir, elle comprit aussitôt et termina en déclarant qu'elle se ferait envoyer par son père un esclave vigoureux qui assurerait sa protection. Ensuite nous parlâmes d'autres choses, des coutumes et des idées des tribus sahariennes, etc...

Lorsque Djalla fut partie avec sa suite, mon nègre sourit : « Cette Djalla a rempli sa vie comme un grenier ».

— Que veux-tu dire par là ?

Et le nègre me raconta ce qui était probablement dans la bouche de chacun.

Djalla était la fille d'un chef très riche et considéré (d'un Cheik). La coutume de sa tribu lui permettait de choisir un époux à sa convenance. Beaucoup l'avaient sollicitée. A beaucoup elle avait donné des espérances. Certains avaient connu de douces heures dans la maison de la belle. Mais elle ne s'était promise à aucun pour toute la vie. Un beau jour, elle chassa la nuée de ses adorateurs et partit en voyage. Depuis un mois elle était arrivée au Sénégal et tout le monde savait qu'elle était ici pour chercher un mari.

C'est tout ce que j'appris alors sur la belle Djalla, qui devait se trouver encore deux fois sur mon chemin dans le Soudan occidental.

Je passai la première partie de l'été 1909 au camp de Bamako dans le haut Niger. Notre cercle d'observations était considérablement étendu. Mes assistants et leurs guides noirs étaient dispersés aux environs

parfois dans des lieux assez éloignés; des chercheurs et des « officiers de liaison », recherchaient des objets curieux, des renseignements topographiques et ethnographiques, des bardes savants; tous ces trésors inertes ou vivants arrivaient au camp central de Bamako, venaient enrichir nos boites de collections, nos plans, nos esquisses, nos journaux de voyage. Pour les besognes pénibles nous avions besoin d'un nombreux personnel indigène. Les changements étaient fréquents parmi eux et réclamaient beaucoup de surveillance. Il fallait se séparer chaque jour d'éléments inutilisables ou douteux. Mais ceux qui étaient travailleurs et doués de bonne volonté trouvaient tous les jours une nouvelle utilisation.

Parmi les nouveaux venus un homme attira spécialement mon attention, un certain Bouba Dambélé, un grand, tranquille et honnête garçon de vingt-huit ans environ. Après un temps d'essai il était classé parmi les hommes sûrs. Il connaissait le pays et les gens dans un vaste rayon, était estimé de tous; il avait un sentiment trés vif de ce qui était utile et de ce qui ne l'était pas. L'homme avait un cercle de relations très étendu, et surtout — ce qui était appréciable dans de semblables affaires, parmi la « Gentry » du pays. C'était en réalité assez curieux parce que Bouba Dambélé était par sa naissance, de la caste des Noumou, c'est-à-dire des Forgerons, qui dans le haut Niger est assez peu estimée, on peut même dire qu'elle est méprisée par les nobles, les Horro. C'était donc une exception assez remarquable qui s'expliquait par la valeur personnelle de l'homme.

Parmi ses amis de Bamako il y avait un certain Mamadou Kouloballi. En tant que Kouloballi, Mamadou était Keita, c'est-à-dire qu'il appartenait à la caste de la noblesse d'origine, c'est-à-dire, des rois des Malinké. Mamadou était donc noble au plus haut degré, Bouba de la plus basse caste de la « bourgeoisie ». Leur amitié avait quelque chose de touchant. Chaque soir après le travail Mamadou Kouloballi entrait dans le camp, saluait son ami et ils se promenaient alors des heures entières la main dans la main à travers le jardin de bananiers qui se trouvait dans l'enceinte du camp de l'Expédition. Souvent Bouba me demandait un petit objet quelconque pour donner à son ami, et

Mamadou, de son côté, apportait tous les soirs à Bouba un poulet, un morceau de viande, des noix de kola, une part quelconque qu'il prélevait sur son simple repas. Si j'avais chargé Bouba d'une mission particulière qui l'éloignait du camp pour plusieurs jours, Mamadou était son compagnon volontaire, sûr et gratuit. Cette amitié était si connue de tout le monde qu'on les désignait partout sous le nom d'« inséparables ». C'était dans son genre une exception, parce qu'ici plus encore qu'ailleurs, la question des castes, de l'état « d'homme libre », de l'importance des biens, sont capitales dans le choix des amitiés. Bouba était, comme je l'ai dit, de la caste des forgerons, pauvre, obligé à un travail mercenaire, et quoique encore célibataire il était le plus âgé des deux. Mamadou par contre était de noblesse ancienne, très riche et n'avait pas encore vingt ans. Ils se ressemblaient en une seule chose : ils n'avaient encore eu ni l'un ni l'autre aucune aventure amoureuse — et n'avaient pas encore connu de femme.

Pendant un mois je jouis du jeu harmonieux de cette rare et belle entente.

Brusquement l'accord fut brisé sur une note finale dramatique.

J'avais envoyé Bouba à la ville de Kita. Il partit joyeux avec Mamadou, la main dans la main. Comme il avait été convenu il revint ponctuellement le septième jour, mais seul, et comme transformé. Ses yeux étaient tristes et mornes, ses joues creusées, sa physionomie abattue et soucieuse, sa voix sourde et sans timbre. Par tact, — ainsi qu'il est de coutume dans ce pays, — personne ne s'informa de l'ami ni des raisons du changement de Bouba. Trois jours après le garçon vint demander son congé et son salaire, et retourna — comme je le sus bientôt — au plus vite à Kita. Quelques jours après, le vieux nègre rusé apprit qu'une tragédie s'était jouée à Kita. C'était probablement une affaire d'amour car une fille berbère y jouait un grand rôle. Bouba avait lié amitié avec elle; mais elle lui avait préféré Mamadou et avait entraîné Mamadou à une folie; la lutte était déclarée; Mamadou avait rompu le lien de l'amitié et avait dû se livrer à quelque violence sur l'ami. Le juge indigène lui avait conseillé de se cacher afin que la justice française ne puisse intervenir.

Cette explication fut suivie d'une longue discussion « ethnologique ». Je demandais à Négué s'il pouvait trouver un moyen pour éclaircir cette situation. Négué hocha la tête: « Tu ne peux rien faire pour eux, mon commandant. Car il y a une femme berbère dans l'affaire. Tu sais bien ce que sont les femmes berbères. Elles détournent la vie des hommes. Korrongo et les vieux bardes t'ont appris beaucoup de choses là-dessus, que tu as mises dans ton livre ». Négué se souvenait de l'histoire de l'habile Hatoumata, qui avait cherché et trouvé l'homme qui était plus sage qu'aucun autre. Il se rappelait l'épopée de Samba Kouloung qui était devenu un homme viril grâce aux femmes, — il parlait des magnifiques femmes du Nord et conclut pessimiste : « Le noir qui prend de telles femmes a mérité son malheur. L'homme noir doit désirer la femme noire, l'homme blanc doit désirer la femme blanche; tout le reste conduit à Iblis (le diable) ».

Six jours après le départ de Bouba pour Kita, une vieille négresse vint me trouver. Elle me dit : « Ma maîtresse m'envoie de Kita vers toi. Elle te fait dire par ma bouche : « J'ai mis le mal entre tes amis. Je changerai le mal en bien. Pardonne-moi ! » — Ma maîtresse est Djalla ».

C'était la seconde fois que Djalla croisait mon chemin.

Un jour au commencement d'Août 1909 comme je revenais à cheval d'une expédition dans les bas-fonds des Mbarabangou, cette vallée où se déversait jadis le petit cours d'eau qui alimentait Tombouctou, un serviteur se hâta à ma rencontre en me disant : « Mon commandant, la jeune fille de Kita est venue. Elle attend dans le camp ». — La jeune fille de Kita ? — Tout d'abord je ne savais qui cela pouvait être. Je descendis de cheval et gagnai le campement. Au milieu de la cour, j'aperçus une silhouette de femme élégante nonchalamment assise sur une chaise, entourée de quelques femmes. Elle leva les yeux. C'était Djalla.

En réalité je ne la reconnus pas aussitôt. La jeune fille avait beaucoup changé. Cela tenait surtout à l'arrangement de ses cheveux. Lors de nos premiers entretiens au camp de Kayes, elle portait des touffes de cheveux comme les femmes maures; maintenant elle

était très soigneusement frisée à la mode Soninké. Nous nous saluâmes. A la manière africaine nous ne parlâmes d'abord que de banalités, de choses indifférentes. Puis un silence. Djalla à son habitude pensive et triste baissait les yeux. Brusquement elle rejeta la tête en arrière, me rgarda en face de ses grands yeux profonds et dit :

« J'ai mis fin à la lutte entre tes gens. Ils sont de nouveau amis ». Ahuri je la regardai. Elle continua : « J'épouserai Bouba Dambélé. Je suis venue jusqu'ici pour envoyer plus vite la nouvelle à ma mère et lui annoncer mon arrivée avec Bouba ». Maintenant tout était clair ! c'était elle, notre Djalla de Kayes qui était, à Kita, l'origine de la brouille entre Bouba Dambélé le forgeron et Mamadou Kouloballi le noble. Elle était la fille berbère dont Négué m'avait parlé.

Suivant l'usage du pays, ce fut là pour le premier jour toutes ses explications. Djalla revint encore plusieurs fois chez moi et au cours d'après-midi animées j'obtins progressivement un récit de sa vie qui reflétait assez fièrement le double courant sanguin qui circulait en elle : chamite-berbère et nègre-éthiopien. Le destin de cette femme projeté sur une telle perspective me devenait compréhensible.

Djalla était une riche héritière, une aristocrate, une indiscutable beauté, une personnalité remarquable; à ces titres divers elle avait été très adulée depuis les premiers temps de sa maturité. Elle était à sa manière orgueilleuse, et jouait avec le sort de ses prétendants. Elle leur imposait des devoirs et laissait les jeunes gens faire de grandes randonnées à cheval, lutter entre eux, s'empresser à la servir dans tout ce qu'un cœur de femme peut exiger. Son humeur était en cela son seul guide. Elle accordait ou refusait; elle prenait tout sans rien donner en échange, ou bien elle donnait sans compter. Elle vécut ainsi pendant des années jusqu'à ce qu'un jour quelque chose arriva qu'elle ne me raconta pas en détail, mais qui lui inspira un dégoût soudain pour les hommes et les mœurs de sa patrie. Elle était lasse de cette vie ! Elle désirait subitement le mariage et la maternité. Je pense que c'était l'autre courant sanguin qui la réclamait. Djalla abandonna son pays et s'enfuit au Sénégal.

A Kayes elle eut beaucoup de désillusions. Elle alla

à Kita. A Kita elle rencontra Bouba Dambélé qui fit sur elle une forte impression. Elle lia amitié avec lui. Puis ses yeux tombèrent sur la noble figure de Mamadou Kouloballi qui éveilla en elle le souvenir des belles heures vécues avec les sveltes garçons berbères. Son regard chargé de désir fit chavirer la raison de Mamadou. Dans un égarement passionné celui-ci leva la main sur l'ami commun. Il fut emprisonné. Djalla eut peur. Lorsque Bouba retourna à Kita elle mit ce qu'elle possédait à sa disposition pour la libération de l'ami. Tous deux parvinrent à calmer les indigènes. Mamadou fut libéré. Il était complètement assagi. Il voulait d'abord s'ôter la vie — ce qui, dans de tels cas, arrive aisément dans ce pays; — il fallut le remettre de nouveau dans la bonne voie, Bouba et Djalla se tirèrent ensemble de ce second et difficile devoir.

Pendant ce temps Djalla se rendait compte du sérieux profond qui dirigeait la vie de Bouba Dambélé, le fils des Forgerons de basse caste. Le sang noir de Djalla la poussa à remplir son destin. Bouba et Djalla s'épousèrent. Mamadou le Noble jura de devenir un fidèle allié du couple. Djalla était tranquille et heureuse. Elle attendait une maternité. Maintenant elle voulait aller avec son époux dans sa patrie pour le présenter à sa mère; ensuite elle reviendrait avec lui au Sénégal pour y établir leur famille.

Un beau matin la jeune fille prit congé de moi pour retourner à Kita par Kabara et le Niger, afin d'aller chercher son mari.

C'était la troisième fois que Djalla croisait mon chemin.

C'est à ces notes prises dans le lointain occident que je pensais, lorsque en 1915, la belle et noble abyssine me faisait part de ses vues sur les deux aspects de la vie féminine que l'homme ne peut comprendre. Le courant conjugué de deux races donne ici la même impression. N'était-ce pas là en vérité le grand problème d'une vie de femme, esquissé dans ses lignes fondamentales ? Etre, comme berbère, une « grande bien-aimée », ou comme négresse une bonne mère ? Car Djalla est sûrement devenue plus tard la mère parfaite des enfants de Bouba Dambélé, le fils des Forgerons.

II. — L'HETAIRE

(LA COURTISANE DE BIDA)

En novembre 1908, l'état-major de la D. I. A. F. E. (Expédition allemande de recherches en Afrique) se trouvait dans la principale ville de l'empire Mossi, à Ouagadougou, qu'on peut considérer comme le cœur du Soudan Occidental. Les grands chemins de trafic se croisent ici. Du Nord, par Tombouctou, arrivent les chargements de sel gemme du Sahara. Des lointaines forêts du Sud, de la brousse, les couffins de noix de kola si appréciées des noirs. De l'Est, les Mandé, du pays de Bani, au Sénégal, apportent avec eux toutes sortes de produits de leur industrie. Les pasteurs Foulbé y poussent leur bétail. De l'Est arrivent les caravanes du pays Haoussa, dont une partie se répand dans la région, tandis que d'autres poussent jusqu'au territoire des Dagomba, et que d'autres encore repartent pour les lointaines villes de Salaga, Kong ou Bondoukou. Un flux ininterrompu qui coule, fuit, chemine, s'arrête, repart.

Les campements et les marchés des étrangers de passage s'étendent au loin. Cela se meut sans arrêt ni fatigue du matin au soir. Pendant la nuit l'air est saturé de l'odeur de la fumée des feux, retentit du piaffement et du hennissement des chevaux entravés, des cris discordants des mulets qui errent dans la brousse environnante. Chaque tribu construit son propre camp, grand ou petit; celles qui demeurent longtemps et dont les principales familles se sont fixées au cours des générations précédentes, occupent tout un quartier de la ville: ainsi les Mandé. Mais les grandes caravanes s'installent pour la durée de leur séjour dans leur propre Kraal: ainsi les Haoussa.

Dans un camp de Haoussa de cette sorte, devant Ouagadougou, je fis pour la première fois connaissance d'une courtisane qui venait du pays de Karou, à l'Est du Niger. Elle se signalait au premier abord par la richesse de ses vêtements de couleurs bariolées, par l'odeur véhémente de musc qui s'en dégageait, par la peinture violente de son visage, par ses mains et ses pieds soigneusement teints au henné flamboyant.

Cette femme de Karou se distinguait encore des autres femmes de son espèce — que j'eus l'occasion de voir quelques années plus tard dans les villes des Haoussa leur patrie, ornant en grand nombre les promenades et les marchés, — en ceci qu'elle n'avait nullement l'apparence passive de ses sœurs d'antivestalienne profession. C'était une franche et orgueilleuse courtisane, pleine d'aisance et de fierté, une sorte d'Impéria dans le sens balzacien du mot, — une Impéria du Centre Africain naturellement ! Elle était même le chef de la caravane avec laquelle elle était arrivée. La plus grande partie des charges lui appartenait et les autres marchands qui s'étaient joints à elle avec leur petite pacotille ne jouaient auprès d'elle qu'un rôle infime. Comme elle descendait des Gober, les habitants sédentaires lui donnèrent bientôt dans leur mauvais parler Haoussa, le nom de Goberaoua. La Karoua Goberaoua était déjà, peu d'heures après son arrivée, une figure populaire dont tout le monde parlait, justement parce que sa réserve et son attitude hautaine contrastaient avec celle des filles Mossi pleines de gaieté, et des belles jeunes filles Foulbé qui s'offrent si facilement, — et aussi par son luxe, son éducation raffinée de courtisane, et ses grands biens en Dioulla qui la classaient parmi les « grands marchands ».

Dès le deuxième jour de son arrivée, tous les flaneurs qui allaient au marché savaient que le jeune Empereur en personne l'avait fait solliciter, qu'il avait exprimé cette volonté à sa Cour, mais que la Karoua Goberaoua n'avait eu qu'un sourire railleur pour le Kammsoga-Naba, un des plus hauts fonctionnaires de la cour que l'Empereur lui avait envoyé pour la prier de lui accorder une nuit.

— Elle n'avait pas l'habitude — avait-elle dit — de partager la couche d'un païen puant! — Voilà la réponse qui devait être faite à l'impérial message.

Quelle effervescence ! La noblesse Mossi était indignée; les bourgeois riaient derrière leurs mains. Et les petites filles Foulbé, comme les joyeuses petites prostituées Mossi, trouvèrent à l'instant même un prétexte urgent de prendre le chemin qui conduisait au camp de la Karoua, — auparavant si désert et si lointain, mues par le désir irrésistible de jeter au moins un regard sur ce phénomène.

Ouagadougou était en ébullition. Tout le monde friand de plaisirs, au milieu de l'empire Mossi, n'avait jamais rien ouï de semblable. Mais justement à cause de ses dispositions naturelles à admettre les extravagances et les caprices amoureux, le monde féminin de la capitale était avide des détails intimes de l'aventure. De son côté l'orgueilleuse Karoua était bien femme à se complaire dans cette atmosphère agréablement tendue. D'abord parce qu'elle paraissait ne se soucier de rien, ensuite parce qu'elle prit un amant, — un qui lui plaisait, un que jusque là Ouagadougou avait tenu pour rien, pour moins que rien, pour une négligeable ordure.

C'était un Sogon, un jeune adolescent imberbe, page de l'empereur, spécialement chargé de la surveillance d'un cheval de seconde qualité. C'était un joli garçon d'une vingtaine d'années, un jeune élégant qui parait-il n'avait pas encore connu de femme. Il s'appelait Pougoula. Un beau jour Pougoula disparut et quelques heures plus tard tout le monde sut qu'il était au camp de la Karoua. Le chef des Sogons s'y rendit sur le champ pour réclamer le garçon.

— Je t'en achète un autre, lui dit la Karoua.

Le Naba s'en retourna furieux.

Les nobles, la cour et l'empereur étaient irrités, ce dont la Karoua ne se souciait guère. Elle donna de beaux pagnes à Pougoula, lui acheta un cheval bien supérieur à celui dont il avait eu la charge et lui donna un esclave.

Enfin elle apporta le troisième et dernier tour de main à son chef-d'œuvre : elle ouvrit un marché. Naturellement dans son propre camp. Elle déballa de belles étoffes de Kano, de jolies boites à fard, d'élégantes sacoches de cuir, des peignes et des épingles, des poteries et des sandales, de fines gandourahs, de riches pantalons, des châles, des bijoux enrichis de perles. Jamais on n'avait vu une telle qantité de marchandises ni d'aussi riches que celles qui s'échappèrent des ballots et des coffres de la Karoua Goberaoua. Tout le monde se rua sur ce nouveau marché qui ne parut à personne trop éloigné. Les hommes se pressaient à l'entrée. Les esclaves de la Karoua et les marchands Haoussa durent faire un service d'ordre pour contenir le flot des visiteurs.

Les Nabas se précipitèrent chez l'Empereur pour faire interdire le marché. Mais le grand eunuque Kamsoga-Naba hocha la tête au conseil de la couronne, en homme qui connait le cœur féminin : « Les femmes de Ouagadougou nous crèveraient les yeux si nous fermions ce marché ». Le marché demeura.

Femmes et hommes ne cessaient d'y affluer. Chaque femme achetait ce qu'elle pouvait, au moins un foulard, une petite boite de fard, ou une paire de sandales. Orgueilleuse comme une reine la Karoua Goberaoua passait à cheval au milieu de son marché, suivie d'esclaves et de serviteurs. Derrière elle venait Pougoula en magnifique costume, environné, ainsi que sa maitresse, d'un nuage odorant de musc. Personne ne se risquait à réclamer le garçon. La Karoua laissait errer un regard négligent sur la foule qui se pressait au marché. Elle supputait avec précision — j'en suis tout à fait certain — le gain du jour.

Elle avait parfait son chef-d'œuvre.

La vente était terminée. En quelques jours toutes les marchandises des Haoussa avaient été vendues. Pougoula fut renvoyé comblé de cadeaux.

Et enfin elle accorda une nuit à l'Empereur.

Ouagadougou était dans la jubilation.

Oui, Ouagadougou était dans la joie. C'était là une histoire tout à fait du goût de ce peuple qui ne connait rien de plus joli que les péripéties amusantes de la vie érotique secrète, — comme contre-partie d'une existence quotidienne extraordinairement chaste et vertueuse en apparence. J'ai dit cela dans mon livre *Ames Noires*. Il s'agit ici de sauvegarder extérieurement les dehors d'une chasteté rigoureuse, alors qu'une licence effrénée s'abrite derrière les épaisses nattes. La jeune fille a son amant. Quant à la femme mariée, si la loi ne le lui garantit pas formellement, un usage courant lui permet d'abandonner de temps en temps son mari pour retourner à l'amant de son temps de jeune fille. Ces libertés viennent à l'occasion suspendre les droits du mariage. Et plus encore que les femmes Mossi, les belles jeunes filles Foulbé pratiquent le noble art de séduire, de tromper, de profiter de leur « bon temps », de leurs muscles élastiques et des heures ardentes de suprême bonheur qui orneront leur vieillesse de brûlants souvenirs.

Les hommes prennent la part qu'il convient à cette délicieuse éclosion de la vie des jeunes femmes. Ils en parlent avec complaisance; ils sourient quand ils y pensent. Jeunes et vieux sont toujours prêts à partager le jeu.

Souvent, après avoir lassé les hommes de mes questions sur les événements du passé, sur la structure compliquée de l'Etat Mossi, sur les difficiles représentations de leurs concepts religieux, — souvent, lorsque la fatigue de chacun se laissait voir, je conduisais l'entretien sur les coutumes amoureuses et le mariage. Aussitôt la conversation redevenait vive et alerte. Ils parlaient là-dessus volontiers et abondamment.

Je leur demandai une fois s'il y avait en pays Mossi quelque chose comme la Karoua des Haoussa ? — Non. Il avait peut-être existé autrefois une telle sorte de femme, quoique ce fut plutôt chez les Dagomba. Mais une femme comme la Karoua n'aurait pu avoir chez les Mossi une figure aussi grande que chez les Haoussa. Comment cette Karoua peut-elle jouer un rôle aussi important chez les Haoussa ? C'était ainsi. Il y avait même eu, parait-il, chez les Haoussa une reine des courtisanes qui commandait à côté du roi. Je n'avais encore jamais entendu rien de pareil !

— C'était ainsi, pourtant. On pourrait interroger la Karoua Goberaoua qui connait sûrement tout cela. Oui, on croyait même que cette Goberaoua était la sœur d'un roi et dans son genre une véritable reine des Karoua. Il fallait absolument interroger cette Karoua.

Il y avait ici le frère du garçon Pougoula qui allait quotidiennement au comp de la Karoua «pour son frère » et qui pourrait demander à cette Karoua si elle voulait m'accorder une audience et me raconter quelque chose de tout cela.

Il était inadmissible, on en conviendra, qu'un chercheur et un explorateur comme moi, ne put approcher la plus intéressante personne de tout le pays Mossi.

Enfin rendez-vous fut pris.

Le lendemain après-midi la Karoua Goberaoua apparut avec une suite nombreuse. Ma maison se révéla trop étroite pour cette circonstance. Haoussa et Mossi l'envahirent en foule compacte. Elle s'assit devant moi.

Une femme de trente à trente cinq ans. L'éclat de la jeunesse était depuis longtemps disparu, remplacé par un art consommé de la parure. Aucune femme du monde de notre Europe n'eût été plus soigneusement coiffée, manucurée, ondulée. Le goût européen n'eut pas apporté plus de raffinement à mettre en valeur le ton d'ivoire de la peau par une couleur de vêtement habilement choisie, que ne le faisait ici la peluche violet sombre près de la peau brun-rouge d'une négresse de race noble. Aucune femme du Nord n'aurait eu plus d'assurance. Elle laissait errer un regard hautain et indifférent sur la foule des hommes. Elle me salua avec un sourire mesuré, — un sourire de la meilleure société. Puis elle s'assit.

Avec précaution j'abordai mon sujet. Elle y était préparée. Il n'était pas exact que les Haoussa aient possédé une reine des courtisanes. Cela n'était pas et elle ne savait pas si dans un temps plus ancien il y avait eu quelque chose de ce genre. Par contre les Karoua racontaient qu'autrefois, dans le vieux, vieux temps, c'est-à-dire avant l'époque *Kisra* et l'adoption des coutumes islamiques, une sœur du roi avait vécu comme courtisane. A Daoura il en avait été certainement ainsi. A Samfara même vivent encore aujourd'hui les derniers descendants d'une telle courtisane royale, qui s'enorgueillissent de cette parenté. Elle pouvait me raconter la légende de Daoura si cela m'était agréable.

Certes !

A Daoura les choses étaient ainsi. A côté du Roi on choisissait une de ses sœurs — sœur née ou élue — comme reine. Dans tout ce qu'il faisait, le roi était contre-carré par les ordres de sa sœur — la Reine — qui était bien l'être le plus indépendant de tout le peuple Haoussa. Elle avait tous les pouvoirs. Aussi longtemps que le roi vivait elle ne pouvait se marier. Aussi longtemps qu'elle était Reine, elle ne pouvait avoir d'enfants. Par contre, au printemps elle devait se donner au roi et aux prêtres. Elle ne devait pas avoir des enfants parce qu'elle était la « grande-Mère », la mère de tout le peuple Daoura.

Mais cette interdiction d'avoir des enfants n'entravait en rien ses passions amoureuses. La Karoua Goberaoua me raconta avec une satisfaction évidente,

comment une telle courtisane royale se préparait physiquement à sa profession de «grande Mère», comment elle se faisait baigner, masser, parfumer, comment sa peau était l'objet de soins spéciaux jusqu'à ce que les moindres imperfections et aspérités soient détruites; comment elle était instruite par des femmes expérimentées de tout ce qui pouvait la rendre plus désirable aux yeux des hommes, — oui, elle était parfaitement accomplie et exquise, telle que formée par ces hautes connaissances.

Les Mossi étaient tout oreilles bien qu'ils ne pussent suivre l'entretien.

Donc la « Grande Mère » était cultivée et raffinée comme ne le fut jamais une courtisane. Elle n'avait pas seulement appris l'utilisation de ses propres charmes, mais aussi à discerner les forces et les faiblesses des hommes, car elle devait ensuite flirter avec tous ceux qui lui plaisaient. Si c'était là tout ce qu'elle avait à faire en tant que reine et « grande Mère » ? Loin de là. Elle avait toutes sortes d'autres devoirs. Aucune décision grave n'était prise dans aucune circonstance avant qu'on eut obtenu là-dessus l'avis de la « grande Mère ». Son jugement était sollicité en tout. En tout il était jugé bon. Lorsque des envoyés venaient à la cour du Roi, elle leur offrait l'hospitalité de sa maison et de sa couche, que la « grande Mère » partageait volontiers, parce que chacun sait que dans de telles heures les hommes ouvrent volontiers leur cœur. L'habileté d'une telle grande courtisane pouvait beaucoup. Les hommes ne savent pas combien une femme est habile. On raconte à Samfara que des courtisanes composèrent des poèmes comme le grand Sultan Bello. Elles dansaient si merveilleusement que l'homme qui les voyait en perdait l'entendement. Elles chantaient et jouaient de la harpe à deux cordes. Aucun homme n'aurait pu leur résister.

— Et maintenant n'y a-t-il plus de telles courtisanes ?

— Non, il n'y en a plus. Elle-même la Karoua Goberaoua avait encore eu dans sa jeunesse une femme qui lui avait enseigné tout ce qu'il était utile de savoir. Elle avait encore appris à jouer du luth. Mais tout cela n'existe plus.

Au temps d'Osman, de Bellos et des grands Foulbé,

à ce moment-là, oui, les courtisanes brillaient encore; chaque conquérant avait encore près de lui une favorite avec laquelle il s'entretenait la nuit, à laquelle il demandait conseil. Aujourd'hui les hommes rougissent d'admettre une courtisane dans leur société. Les rois ont de grandes capitales et un grand nombre de sujets; mais ils ne connaissent plus la vie. Il y a beaucoup de marchés et beaucoup d'acheteurs: il n'y a plus de grands marchands. La courtisane d'aujourd'hui est une misérable créature qui se contente de quelques cauris, de quelques étoffes, mais ne possède ni savoir ni éducation. La courtisane d'aujourd'hui est une ordure. La fière Karoua cracha avec mépris.

Puis elle se leva.

— C'est pourquoi la Karoua Goberaoua voyage au loin maintenant.

Elle s'en alla.

Je n'ai jamais plus rencontré une femme de cette sorte au pays Haoussa. Personne n'a su me parler comme elle de la « grande Mère » des Daoura, pas plus que des fonctions politiques des hétaïres à la cour des princes Foulbé d'autrefois. Là-dessus on fait silence prudemment.

Autres temps !

III. — LA MATRONE

Quand je compare l'une à l'autre les nombreuses figures qui gravitent dans mon souvenir autour de ces trois types de femmes, un contraste fondamental s'impose à moi : ici les Hamites, là les Ethiopiens. La féministe d'Abyssinie et Djalla, la « grande Mère », les grandes hétaïres officielles, la sage Hatoumata et l'éducatrice du héros Samba-Kouloung, Sia Jatta Bari et Annallja Tou-Bari (*Cahiers VI d'Atlantis*) sont des possibilités et des nécessités de la vie Hamitique. Elles sont représentatives dans un grand style de la femme Hamite. Elles ne sont plausibles que dans une « Paideuma », dans une forme de culture, dont le matriarcat représente la dernière cristallisation. C'est la même femme qui dans la vie et

la légende française triomphe toujours. La « grande Mère » pourrait aussi s'appeler la « grande bien-aimée ». Elle est Aphrodite, Cybèle, Rhea. L'homme attelé à son char ne peut être en dernière instance qu'un héros ou Atys.

Les figures qui entourent la femme noble et l'hétaïre sont toutes différentes de celles qui surgissent autour de la matrone. La « grande Mère », la « bien-aimée » s'opposent à la « bonne Mère. » Celle-ci unit en elle les centaines et les milliers de femmes desquelles l'aristocratique femme d'Abyssinie disait dédaigneusement : « Les autres sont seulement des mères; ce sont des bêtes de somme ennuyeuses, bonnes pour le peuple et pour les paysans ». Ce sont des femmes que Weininger n'a jamais connues. En Afrique c'est la femme éthiopienne; en Europe c'est la femme allemande, pour autant qu'elle est naturelle et non déformée. Ce sont là des femmes qui vont et viennent dans la vie, sans faire sensation, qui passent silencieuses, invisibles sous l'œil exigeant des hommes. On peut dire d'elles que leur grandeur n'est jamais apparue que par le vide qu'elles laissent derrière elles. C'est une femme de cette sorte, une destinée féminine de ce caractère, que j'ai connue à la limite des steppes du Soudan occidental et des forêts primitives du Libéria. Nous la rencontrâmes plusieurs fois; nous l'avions appelée : la Matrone.

Depuis des siècles les peuples du Soudan Occidental émigrent en masse, chassés du Nord par la force élémentaire des tribus du Sahara, tourbillonnant sur les vastes steppes, poussant jusqu'aux confins des sombres forêts vierges de l'Afrique occidentale.

Les Destins s'entassent sur les Destins. Aucun Empire, aucun peuple, aucune race n'échappe au cercle fatal. Les états sont brisés comme fétu de paille, les empires explosent comme des volcans. Ce jeu deux ou trois fois millénaire des forces est trop gigantesque pour pouvoir être embrassé par nos courtes mesures historiques et humaines. Ce qui est pour nous le Devenir d'une vie humaine, est ici, le Devenir et l'écoulement de tout un peuple. Ghana fut et disparut. Mali fut et disparut. Songhaï fut et disparut.

Mais tout ce qui put échapper à la grandeur cosmique du cataclysme chercha farouchement salut et asile

dans l'insondable forêt primitive de la côte occidentale, dans l'immense « Toukorro ».

Toukorro ? C'est le pays des sauvages, des cannibales, des Madoumou, — comme disent les Bammana, — des Mogodoumou, — d'après la désignation Malinké; c'est aussi le pays des pygmées. Le Toukorro avec ses profondes forêts, ses montagnes, ses inondations et ses sécheresses, est assurément un pays de légende, et il n'y a pas si longtemps aucun Mandé n'aurait osé y pénétrer. C'est là où se réfugiait un peuple vaincu par la guerre, refoulé et pourchassé par le vainqueur. Les vaincus s'enfonçaient dans l'épaisseur de la grande Forêt; ils se disputaient et se battaient entre eux pour l'hégémonie; mais ils étaient devenus étrangers à leur propre pays. Ils étaient désormais des hommes du Toukorro et le demeuraient.

Ce qui arrivait ensuite peut se conclure de l'examen des conditions géographiques générales. Mélanges, mélanges, encore mélanges. Ce qui s'est passé depuis les temps reculés sur le vaste plateau Mendingue, nous ne pourrons jamais l'approfondir. Tout ce que nous savons, c'est que ce plateau, jusqu'aux confins du Nord a été continuellement recouvert, flot après flot, et que chaque vague a refoulé vers le Sud une vague plus ancienne, dans le Toukorro, au-delà de la ligne de partage des eaux.

Samori chercha à fuir dans le Toukorro. Les Kouloballi fuirent devant les Soussou vers le Kissi; les Soninké fuirent devant les Malinké vers le Sud; — les gens de Gana ont dû fuir ici et là devant les Soninké, de là, proviennent les Gersse; les Kammara ont fui devant les Dia et s'établirent parmi les Tomma, etc...

Eh bien ! Il se peut que ces hommes aient dans leur sang vingt, cinquante, quatre-vingt-dix ou quatre-vingt quinze pour cent de sang des gens des steppes du Nord, — ils sont et restent des peuples de la forêt primitive, — de la même espèce que j'ai vue dans les grandes forêts du Congo, dans les forêts du Bénin, les mêmes que décrivent d'autres voyageurs dans d'autres régions des forêts africaines. C'est un type défini, une espèce d'hommes qui ne peut sortir du cercle de son village, qui a l'habitude des limitations et dont chaque démarche est tracée d'avance. Ce sont des hommes lourds et farouches; des hommes qui rient rare-

ment et jamais devant des étrangers, qui vivent en petits groupements et qui ne voient les étrangers qu'avec frayeur, colère et méfiance. Ils ont un peu de la nature des félins; comme eux ils guettent et s'insinuent; ils ont leur soif de sang et leur violence. A nos yeux, ils paraissent sombres et stupides. Je note cette impression, mais je la crois fausse. J'ai vu parmi ces peuples de la forêt des impulsions d'origine sentimentale (par exemple des embrassements lorsque des amis ou des parents se rencontrent), aussi bien que parmi les hommes des steppes. Mais l'habitant des steppes parait naturel, libre, ingénu; il manifeste son humeur sans se soucier du réflexe des autres, alors que l'habitant de la Forêt ne manifeste rien de semblable devant quiconque; il est secret, même pour ses proches.

La formidable muraille que la grande Forêt dresse autour des petits hommes des bois, l'insécurité des chemins, le trop fréquent usage des flèches, tout cela peut bien être en partie cause de cet état. Mais il y a surtout la longue saison des pluies dans les régions de forêts. Et enfin il y a encore ici dans l'Ouest une circonstance qui jette son ombre la plus épaisse sur le caractère et l'état spirituel du peuple de la Forêt: c'est la répartition misérablement primitive du travail. Tous ces peuples vivent sous la même loi, qui fait peser strictement sur les femmes tous les travaux domestiques et agricoles, — pendant que l'homme se livre à l'intérieur à de vagues besognes ou poursuit une paresseuse rêverie. Cette vague rêverie n'a rien de commun avec la vie spirituelle d'un grand homme, prêtre, philosophe ou artiste d'un pays civilisé. Il manque à ces hommes le développement nécessaire pour une intuition créatrice ou quelqu'autre essor suprême de l'esprit. Le cercle de leur expérience est trop étroit, trop élémentaire la matière de leur connaissance, trop primitive leur évolution, trop grossier le mécanisme de leur cerveau. Trop haute la lisière de la Forêt, trop petit le champ de ciel visible. Et même si une idée élevée tombait dans un champ pensant si étroit, elle dépérirait comme une graine sur le roc nu. La forêt est trop étouffante, l'homme trop « disponible », la femme trop accablée : la Culture ne peut réussir.

Deux choses lient ces peuples entre eux : d'abord leur développement semblable dans ces conditions particulières à la Forêt; ensuite ce qui subsiste encore parmi eux d'antiques formes de culture et qui, dans une si faible proportion que ce soit, a donné de nouveaux mélanges qu'on peut observer. Ainsi: l'activité des femmes et la paresse des hommes.

En voici un exemple :

Tôt le matin, peu de temps après le chant du coq, c'est-à-dire vers six heures environ, les messieurs de la Forêt se lèvent de leur couche; ils baillent, enroulent un morceau de laine autour de leur corps frissonnant du froid de la nuit, sortent devant l'entrée de leur case et s'assurent, — encore que pour nous cette espérance ne représente rien de précis — que la fleur féminine des villages de la Forêt travaille depuis plusieurs heures au bien-être matinal des époux. Il gronde et grogne un peu par habitude, s'en va derrière la case vers une petite plate-forme... déposer ce qui est de trop en lui et monte sur la plate-forme. Alors apparait la « noble » dame de la maison avec un pot d'eau chaude un peu d'étoupe et de savon. Mère arrose Père abondamment: tête, dos, poitrine, ventre, jambes et le reste, le nettoie à fond. Père grogne d'aise et les petits enfants qui rôdent autour trouvent cela tout naturel, comme le trouvent naturel tous les fils, jeunes et vieux, de la grande Forêt primitive de la Liberia du Nord.

Ce qui m'a incité à dépeindre cette scène, ce n'est pas seulement le caractère bizarre de la coutume. Elle exprime quelque chose qu'on retrouve ici tout au long des jours, des années, du cours de la Vie, c'est la domesticité de la Femme de la Forêt. Elle travaille et élève les enfants, les nourrit et pourvoit aux besoins de tous, du père jusqu'au dernier-né; voilà la Loi qui commande ici la vie de l'Etre féminin. Les hommes de la Forêt vivent encore dans les âges anciens où la répartition du travail était primitive. L'homme protège la communauté dans la lutte, et pour le reste, la femme fait tous les travaux nécessaires, et l'homme, ce qui lui plait.

Au moment où nous parcourions les villages du Nord de la Liberia, nous n'en fûmes pas autrement frappés. Mais lorsque nous poussâmes vers le Nord,

chez les Kammara plus évolués et chez les Kaba, nous fûmes souvent très surpris, lorsque, rencontrant une femme sur notre chemin, elle nous saluait aimablement, souriait, répondait à nos questions avec franchise et gaieté, nous tendait un fruit comme présent de rencontre, ou bien nous interrogeait simplement sur nous-mêmes ou notre voyage. Le peintre qui nous accompagnait et nous-mêmes, étions profondément étonnés et parfois émerveillés : « Si une femme de la Forêt osait cela ! » — Impossible !

C'était en Février 1908 que je m'approchai de cette région de la Forêt primitive. L'expédition campait dans la dernière ville de la zone de la steppe, à Bila (Beela). Bila est un grand marché. Un poste français y est installé. Nous fûmes très bien accueillis, comme il est de coutume d'ailleurs entre Européens qui se rencontrent dans les régions aussi éloignées des centres civilisés. De retour au camp je fus abordé par un Tomma « apprivoisé » que nous avions pris au passage et embauché comme interprète. L'homme m'informa qu'une vieille femme Tomma désirait me parler. C'était là une excellente occasion de faire connaissance avec un individu de cette population un peu hostile de la forêt vierge !

La femme fut amenée. Une petite vieille grisonnante, qui s'accroupit humblement dans un coin.

Elle répondit à mes questions après un moment de silence mais toujours clairement.

C'était une Tomma de Boyola, ville aujourd'hui détruite.

Elle était à la recherche de son petit-fils depuis bien longtemps, depuis des années. Personne qu'elle-même ne pouvait rechercher son petit-fils.

La plupart des hommes de sa « gens » avaient été tués au moment de la destruction de Boyola, ou bien étaient en fuite. Elle était restée seule de sa famille avec ce petit-fils. Ils avaint vécu ensuite quelques années ensemble près de Dandando. Là aussi les envahisseurs étaient venus; son petit-fils avait été enlevé sous ses yeux et emmené dans le Nord comme esclave. Depuis lors elle était à sa recherche. Il n'y avait plus personne d'autre pour le faire. Elle était maintenant pour lui son grand-père, sa grand-mère, son père, sa mère, ses frères. Elle acceptait joyeusement cette charge, car elle le retrouverait. Elle en était sûre.

Ils étaient très nombreux dans sa « maison » autrefois à Boyola. Il y avait son mari, son père, deux frères de son père, trois frères de son mari, onze fils adultes et quatorze enfants en bas âge. Les Beni possédaient beaucoup de femmes. D'après mes appréciations cela devait faire cinquante personnes. En vérité ils étaient très nombreux. Ils avaient de grandes richesses, des étoffes, des pagnes, des cases et des champs. Elle était maintenant toute seule. Elle errait, depuis qui sait combien de temps, des années peut-être, à la recherche de son petit-fils.

Elle avait retrouvé quelques traces de son mari car son clan appartenait à la tribu des Kammara. Les Kammara venaient du Nord. Ils avaient été un grand et puissant peuple. Mais maintenant elle était seule avec son petit fils qu'elle allait retrouver.

Elle parcourait le pays Ouassoulou. Elle avait entendu dire qu'il y avait encore là des esclaves Tomma. Peut-être son petit-fils était-il parmi eux. Elle était bien sûre de le reconnaitre car elle l'avait élevé elle-même depuis son enfance. Elle avait été réellement sa mère. Elle trouverait son petit-fils et aussi le moyen de le rendre libre. Puis elle retournerait avec lui dans le Toukorro.

Elle avait entendu dire que je venais de Ouassoulou et de Kankan. Elle me priait de lui donner une lettre. Elle irait d'une ville à l'autre pour trouver son petit-fils.

La Matrone eut sa lettre. Elle la prit avec de chaleureux remerciements. Elle partit quelques jours plus tard vers le Nord — vers l'Inconnu.

Puis je l'oubliai !

Dans le Nord avait vécu autrefois le fier peuple Kammara, sous la domination de princes puissants. Un peuple des plus puissants de la tradition, de ceux qui avaient bâti des villes et des empires, Les Bardes et les Imans m'avaient parlé de cette grandeur passée, — et pour finir ce n'était plus qu'un misérable débris. Du flux et du reflux des vouloirs, de l'effervescence des désirs, du bouillonnement des appétits de nobles héros et de grands rois, il ne restait plus à la fin que cette vieille, petite, pitoyable grand-mère, cette vieillarde d'au moins quatre-vingts ans, qui s'en allait là-bas dans l'inconnu d'un immense pays, à la recherche de son

dernier descendant, du dernier rejeton d'un clan puissant de la tribu des Kammara.

Une vieille qui n'avait plus qu'un but, dont on n'aurait pu ébranler la foi dans l'accomplissement de son devoir, et qui trottinait vers ce but avec un grand courage.

Nous allions à travers la forêt. Nous poursuivions notre chemin à travers les lianes géantes, les indigènes hostiles, les Français malveillants. Nous revenions par Milo et le Niger vers notre camp principal « Sanssouci » à Bamako. L'explorateur se trouve là comme une araignée dans sa toile aux mille fils, avec ses richesses d'informations et de documents. L'hiver et le printemps étaient passés. C'était au plus fort de l'été. Ah! c'était un véritable été tropical, celui qui, en 1908, embrasait la ville de Bamako, sur le Niger! Tout était morne et épuisé. Mes gens se trainaient péniblement dans le pays. La gaieté ne revenait qu'à la fin du jour. Insipide et fade coulait la vie à travers la gorge.

Oui, nous nous trainions dans la steppe étouffante. La fièvre abattait nos dernières forces. Beaucoup revenaient au camp malades. Déjà il avait fallu ramener Moussa Dierra mourant sur une litière. Ses gens aussi étaient à bout. Si Moussa vit encore il le doit aux soins d'une vieille femme, dont il a retrouvé le petit-fils.

Le convoi arriva.

Et qui apparut derrière la litière ? C'était la « Matrone », la vieille du pays des Tomma. L'un des porteurs, un homme fort, était son ou « le » petit-fils retrouvé. La vieille avait enfin, à Ouassoulou, retrouvé le fil de son destin et l'avait suivi jusqu'à un camp de Foulbès en pays Banang. Elle avait rencontré le Gessere Moussa qui, connaissant mon intérêt pour ces sortes de choses, l'avait aidée. Le petit fils était là !

Ah, ce fut un beau soir !

Dans la grande cour les tambours battaient. Le Dolo (bière de sorgho) et le vin de palme coulaient. Il y avait eu distribution de bon tabac. Les jeunes hommes dansaient. Les vieux regardaient en souriant, les musiciens se démenaient en l'honneur de la Matrone. Pendant ce temps, elle était accroupie dans un coin, rêvant à son bonheur, jusqu'à ce que la fête eut atteint son paroxysme. Alors elle se leva d'un bond. Et

elle dansa. Elle dansait à petits pas, les yeux modestement baissés vers le sol, avec des grâces mignardes, comme justement une vieille peut danser. Elle dansa devant son petit-fils — en son honneur ! Elle, qui avait plus de force dans l'âme et dans le cœur que cent hommes.

Elle dansa, la Matrone de l'ancienne noble tribu des Kammara.

Et en cela comme en tout, elle était seulement mère.

Quelle était peu de chose là-devant, toute la gloire de la femme de sang Hamitique.

La Matrone !

La « bonne Mère » !

Ah, Weininger, Weininger, tu n'as rien vu de semblable au cours de ta vie. Tes yeux ont pourtant vu bien loin. Il ne t'a pas été donné de contempler la sainteté et la dignité de la Mère.

Ce n'était pourtant qu'une pauvre vieille femme de la Forêt vierge africaine.

Léo FROBENIUS.

Extrait de « *Der Kopf als Schicksal* »

Traduit par Emma CABIRE.

Histoires Wolof

racontées par Mamadou Vad, « arrière petit-fils de Kirmandja Minndjay, de Cayor, et petit-fils de Boubakar Gnangne, tirailleur de Faidherbe au moment où ce général allait de La Mecque à Saint-Louis en passant par Cayor. » (sic).

CONTES

I. — LA CRÉATION DU POULET ET DU HARICOT

Le poulet sortit deux heures avant le haricot.

Dès qu'il vit le haricot, il courut pour le manger car il avait faim, depuis deux heures qu'il était créé.

Le sage Babou Mohammed lui dit :

« Ne mange pas le haricot, c'est ton ami. »

Mais le poulet le mangea quand même car il avait très faim.

Babou Mohammed lui dit alors :

« Eh bien! Tu verras !

Le lendemain matin, le haricot sortit par l'œil du poulet.

Aujourd'hui encore lorsqu'une poule mange un haricot, son œil gonfle. Il lui faut plusieurs jours pour guérir.

II. — LE MAURE ET L'AUTRUCHE

Les maures ne se rasent jamais la tête jusqu'à la mort.

Pourquoi ?

Parce que l'autruche a toujours des plumes sur le corps.

Comme le Maure et l'autruche sont des amis, ils agissent de même. Ils sont amis depuis les temps les plus anciens.

L'autruche fut créée la première. On dit alors :

« Comment ? trois races de blancs sont déjà nées et l'on n'a pas encore vu un Maure !

On partit en quête et l'on trouva l'autruche accouvée sur son nid. Le Maure était sous l'autruche mais il ne se montra pas et personne ne songea qu'il fallait le chercher là.

On retourna aussitôt vers Mahommet et un démon lui dit :

— On n'a pas vu le Maure, où est-il ?

— Le Maure est sorti maintenant, répartit Mahommet. Je ne sais pas où mais il est sorti.

— S'il est sorti, rétorque le démon, on ne l'a pas vu.

Un autre démon, Babou Mahmed, plus rapide que les autres et plus habile à deviner, dit alors :

— Le Maure ? Il est sous l'autruche. Qu'on la fasse lever !

Avec le Maure était aussi un petit mouton. On fit lever l'autruche et l'on vit le Maure, mais personne ne savait si c'était un homme ou un démon à cause de ses longs cheveux qui se balançaient comme des plumes d'autruche.

Le démon Babou Mahmed écarta des deux mains les cheveux du Maure et le reconnut. Le Maure sortit alors et l'on frappa l'autruche pour qu'elle se sauve dans la brousse. C'est ce qu'elle fit et le Maure qui la tenait par les plumes de la queue courait derrière elle.

Deux jours après Babou Mahmed dit :

— Allez chercher le Maure dans la brousse. Ce n'est pas un animal, c'est un homme. »

On le trouva sous un arbre et on lui dit que seuls les animaux habitent la brousse, mais que lui, homme, devait vivre au village.

Il en convint.

Comme on lui demandait où était l'autruche, il répondit qu'elle s'était perdue en brousse. On ne la chercha pas et le Maure fut emmené au village.

« Puisqu'il vient, dit Babou Mahmed, tant pis pour l'autruche ».

Il pensait que si on l'avait trouvée elle serait venue au village comme une poule.

On demanda au Maure quel était l'animal caché avec lui sous l'autruche lorsqu'on le découvrit. Il répondit que c'était un mouton.

« Le jour où l'on m'a réveillé, dit-il, j'avais un mouton; on m'a dit que dans la vie il était fait pour être mangé. »

Plus tard l'Autruche fut prise dans la brousse et le Maure lui dit :

« Tu es comme les animaux, tu n'as jamais perdu tes plumes; pour cela, moi non plus, je ne raserai jamais mes cheveux. Nous serons amis jusqu'à la mort. »

III. — LA MOUCHE ET LE PLAT

La mouche ne peut travailler. Elle ne coupe pas le bois, ne cultive pas, ne garde pas les champs. Elle ne fabrique et n'invente rien. Mais quand les récoltes sont amenées à la maison, la femme prépare le repas de son mari.

Alors la mouche arrive, et se frottant les mains, se pose au milieu du plat.

IV. — LE PEUL ET LE BŒUF

Le Peul sortit (fut créé).

Le sage Babou Mohammed lui dit :

— Où est ton ami ?

— Je ne sais pas où est mon ami !

— Comment ! quand tu étais dans le Trou du néant n'y avait-il pas un tuyau qui t'amenait du lait dans la bouche ?

— C'est vrai ! Je buvais du lait quand j'étais dans le Trou.

Babou Mohammed ajouta :

— Comment appelle-t-on le bœuf ?

— Je n'en sais rien !

— Il s'appelle : bœuf !

— Comment est-il fait ? dit le Peul.

— Il est grand et tout le monde boit son lait. Reste là un peu, je vais te montrer le bœuf.

Le bœuf arriva en courant, effrayant tous les gens qui croyaient voir un mauvais animal.

Le Peul se sauva comme les autres, suivi du Bœuf qui le dépassa, s'arrêta et se mit à lui lécher le corps.

Tout le monde s'écria. :

— Le bœuf est bien pour le Peul !

Mais un esclave qui était là, crut que le Bœuf était aussi pour lui.

— Si tu penses qu'il est pour toi, emmène-le, dit le Peul.

L'esclave s'approcha du Bœuf et lui fit deux appels

de la langue. L'animal courut à lui et lui perça le ventre de ses cornes.

Tout le monde dit alors :

— Le Bœuf ? c'est vraiment pour le Peul !

V. — LE MARABOUT ET L'ÉLÉPHANT

Il y avait un marabout qui était à lire son bouquin non loin derrière le village, à cent mètres à peu près.

Comme il lisait son bouquin, son bouquin lui dit : (c'est arabe, la parole qui est dans le bouquin)

Il lui dit :

— Il faut s'en aller un peu du village.

Il partit un peu plus loin, à dix-huit kilomètres à peu près. Il partit avec sa peau de prière, sa théière à ablutions et son bouquin marabout.

L'éléphant qui est assez loin dans la brousse, le trouva sous un grand arbre en train de lire son bouquin marabout. L'homme avait faim et il avait soif d'eau. Mais il ne pouvait pas boire, car il n'y avait pas d'eau. C'est alors que vint l'éléphant. L'éléphant aussi était fatigué. Il se couche et ouvre, ouvre son grand cul.

Alors le bouquin lui dit d'aller voir le ventre de l'éléphant. Il y avait de l'eau fraîche dedans.

Alors le Marabout voulut voir et mit sa main dans le ventre de l'Eléphant. Il trouva que l'eau était assez fraîche; il entra et but.

Mais, en revenant, au moment de sortir, avec le pied, il toucha le cœur de l'éléphant.

Celui-ci ferma son grand cul et le Marabout fut serré au milieu du corps, la poitrine au dehors et les jambes dans le ventre de l'Eléphant.

Alors le Marabout cria : « Wah ! »

Et il appela des femmes qui passaient par là. Il leur dit en langue wolof :

« — L'Eléphant ! Il m'a serré dans son grand cul ! Prenez vite de l'eau dans une calebasse et marchez avec moi derrière lui. S'il me laisse tomber vous me laverez proprement. »

L'Eléphant marcha pendant cinquante kilomètres, se coucha et ouvrit son grand cul.

Le Marabout sortit et les femmes le lavèrent. Mais tout le bas de son corps resta blanc comme s'il avait été bouilli.

Marcel Griaule.

Résurrection

I

O morte j'ai réchauffé Ton sang
o j'ai chanté
L'espace dans Tes membres
J'ai ranimé la lune lente de Ton front
Et tué les dolentes biches de mémoire
Pour Te vêtir de meurtre adorable et mêler
Mon sang ! à Tes toisons d'odeur ancienne,

Et bu le jour le jour insensé de Tes yeux
Et transi le soleil des morts et sous les herbes
Violée la source des sanglots, midi profond
Couché sur Toi
du sperme noir de ses forêts
T'inonde.

O revis
Dresse-Toi dans le pur blasphème et le vertige
De dieu nié
de dieu chanté dans l'épaisseur
La plus coupable et la plus sacrée !
Celle du souffle

Et légère à nouveau l'haleine des déserts
Et l'aube belle de noirceur, et suraiguë
Ta tombe, cigale ardente au cœur des pierres
Et déchirés par les cyprès sauvages de Ton sang
Tes langes mortuaires,
Par-dessus les charniers énormes de ma mort
Par-dessus l'horreur splendide où dieu se fige
Ruisselle o drapeau de ténèbre ruisselle
Intarissable flanc.

Sois nue ! o sois la terre bien-aimée !
sois

Fleur torrentielle et gorge eclatante d'azur
Sois matière et péché pieux ! sois plénitude
D'angoisse, et rhapsodie géante de la Mort !
Car je connais Ton arche dure j'ai vaincu
Le minotaure de Ton sexe et descellé
Tes dents, avec le couteau des chairs profondes,
O j'ai brassé Ta pourriture et Tes épis
De joie saignante ! et j'ai crié si fort en Toi
J'ai baisé si profond Ta lèvre la plus noire
Que j'exulte que je tremble affreusement
Dans la clarté céleste et que j'implore
Le tombeau
Où est la pierre ? Où, le tombeau ? Où
La victoire ? puisque j'ai possédé la Mort
Puisque mort je marche sans fond sur cet abîme
De vie ?
Et que tout se dérobe à moi hormis le sang
Que le sang a gonflé les veines bleues de l'ombre
Que sous mon corps la pierre flue, que mon sang même

Dissout mes chairs

O morte
Monstre ouragan de chairs terribles
T'ensevelir !
Mais mort je suis depuis longtemps couché
Dans le tombeau d'où Tu sortis béante ! et jamais plus
Je ne pèserai sur Ton corps dalle funèbre
Jamais plus Tu ne seras morte et jamais plus
Dieu ne saurait revivre.

II

Je succombe aux forêts bruyantes de Ta force
Mère ! et je tombe en Tes odeurs je suis vautour
Au plus secret de Tes abîmes de chaleur
Et je crie en Tes yeux le sombre à-pic des larmes

Mais tomber ! est-ce gravir la profondeur
Ais-je avancé dans l'éternel ? ma fausse chute
En Toi, fut-elle explosion d'un corps jadis
Aimé (mon corps peut-être) ou l'effroyable écho
De ma naissance noire ?

Distendu l'espace amer de non-savoir
Se meurt l'esprit vertigineux : et l'épouvante
Le déchire en criants haillons de profondeur
Qu'un vent rageur ou un dieu triomphal écarte.

III

Pardonne
o pardonne
Je suis cousu dans Ton courroux
Le bas soleil brûle mes reins un sac d'azur
M'entrave
Pardonne
O j'ai sculpté mon sépulcre en des chairs
Toutes mouillées de Ta sueur
Toutes rongées de Ta substance
J'ai crié plus haut que Ton amour dans les nuées
Un monceau de blonds regards de blés profonds
Hanche tiède bordant les grands plateaux de vent
Funèbre !

Mais seigneur morte la Bête de mémoire
Est couchée sous Ton regard comme un charnier
Exhalant un horrible encens !
sur moi vivante
Elle fouille du trident mâle de l'azur
Mon âme basse gorgée de morts !
entre nous deux
Se défait renié par l'automne des tombes
Son corps ! en gloire infâme et relents de sommeil.

O tue-La de nouveau seigneur !
pénètre-La
Du feu sauvage de l'inceste,
Délivre-moi de la Femme que j'ai criée
D'entre les morts ! Attise le cancer du ciel
Et déchire son corps de stupeur et d'odeur
Immuable — mon corps —
Sois ongle et dent et corne en moi
Arrache-moi le cœur, et le Génie ! et damne-moi
D'Elle, et jette-moi nu
Dans le sel effréné de Ta miséricorde !

Mais Toi terrible destinée Mère de dieu
Toi passion farouche ! Tu m'inscris

Dans ma mort et le délire de Ton sexe,
J'appelle en vain à dieu !
j'aime et je suis damné
La tête en bas je crie mon dieu dans les sépulcres.

13-16 Juillet 1938.

L'ORDRE

Quitte ce sang. Fuis le carnage ancien. Retourne
Aux fonds de verte après-midi dans la stupeur
Aux tendres eaux frappées de mémoire, à l'adieu
Chaste des avoines sur les tombes.
Il fait grave
Dans les airs, et jusqu'à l'œil rauque des confins
Sombre amant des cyprés regarde ! l'immuable
Sculpté par leurs stridents ciseaux c'est le très noir
Quoique pâmé d'azur ! corps de l'aimée.

Comprends
Que la subtilité des morts est infinie
Où règne leur féroce odeur: car rien n'est plus
Mortel que la méchanceté d'une herbe et rien
N'est plus cruel en dieu que son plaisir. La joie
D'une cigale ! creuse un antre au sein de dieu
Et le vol d'un insecte aigu d'un coup le saigne
De tout le sang de l'étendue. La bien-aimée
Morte, t'arrache à dieu et te recrée, Terrible
Nature ! du monde épars des choses nées.

Quitte quitte le corps vorace de la Mère
Cherche le styx en ton vrai sang ! et dans tes eaux
La soif ! et sens le vieux passeur peser en toi
De sa profonde rame et la ténèbre
Ardente affoler ta veine, et lourdement
L'obscène espoir grandir jusqu'au zénith l'espoir
Tout rutilant d'inceste !

O vois : ta destinée
Lasse de volupté, dans le futur
S'épanche.

Pierre EMMANUEL

2 Août 1938

Chroniques

SUR BAUDELAIRE

La critique universitaire, malgré les dédains faciles, et d'ailleurs souvent tendancieux et suspects, dont elle est l'objet, n'est pas sans mérites. C'est ainsi qu'à travers ses poncifs, ses marottes, ses rabâchages, elle a transmis, sur la façon de situer et d'apprécier le siècle de Racine, un certain nombre de postulats, qui après tout sont relativement utilisables. Mais ces travers sont quelquefois assez gênants. Dans un livre intéressant sur « l'esthétique de Baudelaire » (1), M. André Ferran accumule les paraphrases, les redites, les lourdeurs. Avec patience il ajoute les rapprochements aux oppositions, manipule sans broncher la terminologie du critique, évoque paisiblement des foules de vieilles antinomies, sans paraitre soupçonner qu'on puisse essayer de les dépasser, notamment l'antinomie rêve-réel, que la gloire du vingtième siècle est de ne pas tenir pour définitivement et clairement établie. Esprit visiblement sérieux et réfléchi, il ne donne pas l'impression d'avoir vaincu son objet, que son labeur n'a pas tout à fait réussi à faire sortir de l'informe.

Tous ces défauts ont peut-être pour origine commune une sorte de faiblesse dans l'instinct des choses de l'esprit. Ces réalités semblent inspirer à M. Ferran, comme beaucoup de ses collègues, plus de respect que de désir intime. Les professeurs voient dans la poésie ce qui est décrit par les mots de leur métier, un objet de préoccupations graves mais calmes, dont l'existence et la valeur, admises comme des faits objectifs dont leur rôle est de s'occuper, ne provoquent guère en eux ni doute ni passion. Chez eux, peu de cette méditation toute brute, de ces poussées, de cette nécessité au ras du vide, peu de sauvagerie spirituelle. D'où certains travaux comme celui de M. Ferran, inventaires un peu gourds et comme sans pointe, qu'une excellente information et une conception scientifique pourtant très précieuse des con-

---

(1) Hachette.

ditions de la vérité, n'empêchent pas de demeurer vagues, et qui laissent les idées encore fuyantes et voilées. Quelques chapitres du livre de M. Ferran sont assez réussis. Celui par exemple où est montrée l'intériorisation chez Baudelaire du dandysme ambiant. Celui également où est située la jeunesse de Baudelaire.

Peu après 1840, le siècle du romantisme commençait à mûrir. Les découvertes de son premier âge s'organisaient ou s'effaçaient, se prolongeaient, duraient à travers leurs changements. Le temps apportait à la poésie de la passion et du poignard des correctifs, des réserves et même des oublis, cependant qu'il montrait combien son empreinte était réelle et sérieuse. (L'époque présente est assez comparable à ces années-là. Voici le moment, pour un certain nombre de refus et de désirs dont le surréalisme reste le meilleur exemple, d'affirmer, de ménager ou de laisser nier à la fois leur existence et leur nature) Chacun prenait et laissait ce qu'il lui plaisait d'un répertoire déjà moins neuf, développait ou abandonnait à sa guise. D'où une agitation intellectuelle assez confuse, une grande multiplicité de tendances et de tentatives. Baudelaire, comme beaucoup de ses contemporains à la fois liquidateur et fils du romantisme, trouva peut-être dans une telle atmosphère des conditions favorables à son indépendance et à sa personnalité. M. Ferran a encore le mérite de donner une idée assez claire de ce que furent les relations de son auteur avec Hugo. L'opposition entre les génies de l'un et de l'autre paraît avoir rendu Baudelaire un peu injuste à l'égard d'un homme dont il savait cependant que dans une large mesure la poésie habitait en lui. D'autre part, il ne semble pas que la valeur de Baudelaire ait entièrement échappé à Hugo. Les éloges faciles qu'il lui fit exprimaient peut-être, empâtée par une bienveillance officielle et condescendante, déviée par ses propres habitudes d'esprit, une appréciation incomplète et hâtive mais non sans lucidité.

Ce que l'exposé de M. Ferran ne réussit pas à cerner et approfondir, mais du moins suggère, ce qui apparait à plusieurs reprises à sa lecture, c'est une dualité, ou plutôt une « ambivalence » assez constante dans la tendance de Baudelaire.

Ses reflexes réactionnaires, son adhésion à des principes « archaïstes » ne l'empêchent pas d'exprimer une vision assez spécifiquement moderne. Comme Balzac, que d'ailleurs il admire, les sentiments et les impressions qui l'inspirent sont en fait conditionnés par le monde même dont ses jugements impliquent la désapprobation. Il exécrait les redondances quarante-huitardes — après avoir d'ailleurs été jusqu'à un certain point entraîné,

avec beaucoup d'autres sans doute, par le mouvement de 1848 — et son siècle le crispait. Mais sa poésie est une réponse en fin de compte lyrique, même dans l'amertume et le mépris, au renouvellement des choses, à l'apparition de nouveaux aspects. La résultante de cette poésie est une résonance, un élargissement de la sensibilité, qui inclinent à attendre les événements avec la plus grande liberté, avec un esprit plus subversif que conservateur. Au surplus, s'il est évident qu'aucun progrès ne se confond avec la poésie, il n'est pas moins vrai que la nature même de celle-ci en fait la complice de l'invention révolutionnaire.

De même on peut remarquer que l'intention d'extraire la « beauté du mal » comportait au départ, chez Baudelaire, une idée du « bien » et du « mal », tout à fait conforme aux enseignements traditionnels. Lui aussi, répète ce grave énoncé où il est difficile de ne pas percevoir comme une tendance à quelque oppression. Malgré l'ombre qu'un homme qui vit se sent porter en lui-même, malgré la force d'effroi de certaines noirceurs, malgré les abîmes, égarants et profonds — mais abîmes relatifs — des caractères et des situations infernales, un esprit peut ne pas vouloir tolérer l'idée d'une hiérarchie définitive et sans réplique, et refuser de laisser se substituer à son horizon une imagerie perpétuelle, une perspective de dignités absurdes et obligatoires. Or Baudelaire ne part évidemment pas d'une telle révolte. Mais admettant, en être qui ne se départit pas d'une certaine âpreté, la dualité du « bien » et du « mal », il conclut non à la vertu, mais à la poésie.

Il apparaît alors que la réalité du « mal », son contraste avec le « bien », son autonomie, étaient peut-être les éléments nécessaires à sa prospérité esthétique. Pour entrer dans la poésie, le « mal » devait constituer un monde ayant sa qualité propre, cette qualité devenant d'autant plus évidente que ce monde est plus distinct, plus violemment tranché d'avec le reste. Et le but que Baudelaire désigne comme présidant avant tout au principal de ses livres, est d'extraire la beauté du mal, c'est-à-dire d'observer vis-à-vis de ce dernier une attitude comportant une émotion adhésive. Là encore la tendance de Baudelaire est double. Parti d'une éthique autoritaire, il reprend ce qu'elle repousse et le situe de façon à faire apparaitre avec le complexe prestige de l'existence et de la mort, de la réalité intime et du dépouillement, du charme et de l'éternité. Il se rattache à ceux dont l'opinion approuve et appuie les polices, les contraintes, mais regarde et montre un climat si pur et si vide que le droit d'être y est infini. Il répugne aux confusions, aux alliances bâtardes; à

toute conception qui voit le monde des valeurs à l'image d'une « famille unie » ; celles qu'en définitive, il fait siennes sont protégées par une différence durable, par une indépendance perpétuelle vis-à-vis des autres.

Etudier la façon dont Baudelaire envisageait la réalisation de ces valeurs équivaut en effet à définir une esthétique. A l'heure où les tumultes de l'histoire invitent les esprits à secrèter des commandements, où s'agite le besoin, souvent débile, d'ajouter foi à des systèmes et de trouver des appuis prestigieux à ces croyances, où par exemple, grâce à une interprétation catholique des « Illuminations », n'importe quelle cheftaine de girls-scouts ne craint pas d'affirmer qu'elle « aime beaucoup Rimbaud », tous les livres sont utiles, qui considèrent, dans les poètes, ce par quoi ils ont, par dessus tout, vécu, et qui offrent une résistance à l'obscurcissement de la fonction poétique. Une des deux ou trois influences les plus profondément subies par Baudelaire est celle de Delacroix. Or l'implacable labeur du peintre de « la mort de Sardanapale » tend à décrire des réalités parfaitement consistantes, mais entièrement conditionnées par l'activité d'expression. Ce monde d'ombres secrètement divisées et peuplées de pourpre et de clartés funèbres, dont l'existence spirituelle et l'existence plastique sont si indispensables l'une à l'autre, si confondues, est complètement révélé par le grand fait que constitue la peinture. Y pénétrer, c'est se trouver « dans le dedans » d'une zone à laquelle le geste du peintre seul, donne un accès, et que ce geste seul désigne et distingue, d'une zone où ce qui a lieu est un groupe de faits, nécessaires et suffisants. Etant donc entendu que, pareillement, la recherche de Baudelaire sera celle d'une justification précise et intime de la poésie, c'est-à-dire exactement d'une beauté, il convient d'étudier ce qui a pu présider à cette recherche. M. Ferran a raison de faire allusion à la découverte par son auteur de l'univers féminin. L'art oppose aux désirs une certaine austérité, en même temps qu'il prolonge et étend leur quête ; il rejette certains éclats doucereux chers aux sens, exige quelque dépouillement, et en même temps donne à ce qui étincelle et flatte une manière d'être plus profonde, une position plus ferme. Son affaire, à lui aussi, est la qualité, l'attirance, l'émotion. Son objet n'est pas sans traits ni teintes, sans tissus, sans appel (une même sensibilité se forme à ce qui caresse, s'émeut à la beauté des êtres, et conçoit la beauté que crée l'esprit). Baudelaire, semble-t-il, dès qu'il a désiré, a entrevu le prix des formes amincies, des lignes sèches et pures, des matières rares et luxueuses, et « l'expansion des choses infinies ». Il aura en vue une poésie où la sensibilité

puisse retrouver ces présences, encore troublantes mais fixées dans un monde d'existence tout différent, et s'adresser à elles tout en dominant les tragédies du temps, comme la naissance, l'action et la mort de la convoitise, la satiété, l'horreur, toutes ces phases infernales qui égarent Baudelaire de souffrance, mais qu'il peut enfin évoquer avec majesté, tout ce qui malgré tout donne à ses certitudes mêmes un accent dramatique et sombre.

La beauté selon Baudelaire, poète urbain, sera obtenue par effort, par construction, par opposition à la nature. Elle pourra se voir dans les passions, même — ou surtout — les plus âpres, dans les déchirements, les horreurs, mais dépouillés de tout ce qui n'est pas leur grandeur et leur attitude éternelle. Cette sorte de placidité qui est le point de ressemblance entre les bétails immobiles, l'esprit, l'espace et ses pierres, cette froideur qui accueille tous les troubles, et les fige; des sensations dessinant des correspondances telles qu'elles fassent resplendir une suprême unité; un langage enfin propre à satisfaire « aux immortels besoins de monotonie, de symétrie et de surprise ». Tels sont des éléments de la perfection que Baudelaire a en vue. Une telle aspiration lui impose souvent une certaine confusion entre théorie et pratique, entre l'élaboration d'un programme et sa réalisation. Un romancier peut sentir ou faire sentir dans un quelconque détail narratif, dans une évocation sommaire de cadres ou de gestes, ce qui est la nature générale du monde du récit, et qu'il poursuit et médite peut-être davantage qu'il ne s'intéresse à telle ou telle histoire. Par un phénomène comparable, Baudelaire choisit souvent, pour rendre présente sa Beauté, de la montrer directement. Il procède comme si tout effort esthétique constituait une allusion à un seul et même objet idéal, ayant à la fois des contours précis et quelque chose d'infini, un objet enfin inutile, aux aspects « symboliques », ce mot désignant tout fait sensible où l'esprit se reconnait, mieux souvent que dans aucun fait moral. Et pour Baudelaire, l'acte de s'exprimer et celui de décrire cet objet s'identifieront l'un à l'autre.

Il est clair que cette méthode ne pourrait se généraliser, sans que l'art fût menacé de perdre la santé. La poésie ne peut pas longtemps méditer sur elle-même, sans être obligée de renouveler la preuve de son existence. Si elle se prend elle-même pour thème, elle entre dans une vie faite surtout d'allusions, de rappels, de citations de son nom, où, d'une manière constante, elle est à la fois évoquée et dérobée. Il est vrai que le fait d'être plus souvent commentée que définie, d'avoir plus d'action sur les pensées que de présence, n'est pas incompatible avec la réalité effective. La vie elle-même, où — il est peut-être enfantin

de le redire — la plus grosse part des idées et des gestes n'ont qu'une connexion très indirecte avec une nécessité primitive, donne cette impression mixte d'absence et de certitude. Ce qui donne aux choses leur réalité, leur capacité d'émouvoir, est également ce qui les efface pour certains moments de la pensée : leurs limites et leurs relations. Mais justement le rôle de l'art est de causer un ébranlement direct de la sensibilité, susceptible d'être recherché pour sa nature propre, par des phénomènes précis agissant dans ce qu'ils ont d'évident et d'intrinsèque. La poésie doit constituer une réalité brute, un élément dense et consistant, elle doit perpétuellement préexister à son nom. Moyennant quoi elle est une justification possible, un centre et un but, une raison de pensées et d'actions, un pourquoi simple et satisfaisant. Dès lors ce qui caractérise certains êtres, et que tout le monde connait bien, comme un simple goût pour les formes, une simple aptitude plus développée à s'en émouvoir, à choisir entre elles, apparaît comme déjà suffisant à expliquer l'étrange et le pathétique de certaines destinées.

Puisque les questions de poésie sont des questions de fait, une de celles qu'on pourrait se poser à propos de Baudelaire, tendrait à savoir dans quelle mesure exacte il a exécuté une intention aussi précise qu'« extraire la beauté du mal ». En vérité si étonnant que ce soit, peu d'idées bien nettes sont courantes à ce sujet, soit qu'elles aient été troublées par des dogmatismes fragiles, soit que par ailleurs l'extrême richesse de l'univers baudelairien ait distrait les lecteurs de ce problème. Un tel examen demanderait l'élimination des pièces dont le ton n'est que celui de la contrition, une étude attentive de celles où Baudelaire chante son propre manque l'innocence (1), son usure, identifie lyrisme, fatalité, temps et drame, où il évoque réellement un monde infernal concret, senti comme tel, ayant sa structure, ses profondeurs, sa technique. Cette recherche impliquerait une délicate manipulation des quelques termes généraux dont s'entoure le tâtonnement humain, qui peut-être n'irait pas sans effets comiques.

---

(1) Manque d'innocence qui peut-être appartenait uniquement aux instants de sa vie qui faisaient de lui un écrivain. Par ailleurs, au cours d'une étude remarquable sur « Paris mythe moderne » (N.R.F. Mai 1937), Roger Caillois, montre que les « Fleurs du mal » n'étaient pas pour Baudelaire, le livre « définitif ». L'intention dont il est question ici se serait peut-être tout à fait réalisée avec les projets narratifs, romanesques, auxquels Caillois fait allusion.

En ce qui concerne l'émotion esthétique, il n'est pas question d'affirmer sa spécificité absolue. Pas davantage de la soustraire au domaine des faits pour l'utiliser dans celui des hypothèses ni de lui éviter les interprétations psychologiques et historiques qui la replacent dans la vie. Il suffit qu'elle détermine une activité où la recherche de la valeur est à la fois suffisamment gratuite et suffisamment appuyée, où un équilibre s'établit entre le vide dans lequel on se propose de réaliser quelque chose et le caractère effectif que doit avoir cette réalisation.

Baudelaire — dont les préoccupations ont souvent été telles que le monde contemporain tend à leur faire perdre leur actualité — a su apprécier Manet, Wagner, Flaubert. Que les années aient entériné ces jugements, signifie en soi-même relativement peu. Ce qui permet de se fier au résultat de ces rencontres, c'est tout ce qui autorise à penser qu'à leur occasion, dans une conscience, il s'est passé quelque chose de réel et de fort.

Jean CATESSON.

LA POESIE

LA ROSÉE SUR LES MAINS, par *A. C. Aygueparse* (Journal des Poètes).

Les poèmes d'Aygueparse ont un double et rare mérite, celui d'être d'une très grande pureté de matière et celui d'un accent direct et passionné qui entraine l'adhésion de quiconque se perdrait en cette jungle d'images. D'aucuns lui reprocheront un excès de richesses. Aygueparse est si prodigue en splendeurs, en visions aussi spontanées que bouleversantes que l'attention s'en trouve un peu écartelée. D'autant que toutes ces images sont neuves et par là insolites. Le lecteur ne les matérialise pas à chaque coup, mais il y a cette allure de jaillissement, cette grande chanson trouble qui déferle dans tout le livre et lui donne son étonnante profondeur. Une profondeur, je ne dirai pas palpable, celle plutôt respirable d'un paysage mental de haute, de fraîche altitude. Jusqu'à ce recueil, Aygueparse qui avait donné *Aube sans soutiers. Prometteurs de beaux jours*, et *La mer à boire* ne s'était pas assez dégagé d'une éloquence extérieure, d'un certain lyrisme de meeting. Comme Luc Decaunes, Aygueparse vient de réinventer la poésie. Ce qui ne veut pas dire qu'il ait renoncé à rien de ses convictions; celles-ci seulement se sont faites chair et sang et le message de beauté coïncide avec la parole du militant.

Certes, l'arsenal surréaliste fournit encore quelques unes de ses plus belles armes:

Comme la grande ombre bleue des épidémies
chasse les antilopes vers les abreuvoirs...

mais ce monde de la gratuité et du rêve trouve son humaine lumière sous les feux d'une ardente foi :

car il faut tout cela pour faire un monde
un monde qui écrase ce qui n'est pas à sa mesure
avec ses nuées de plomb contre la nuque
son haleine de mort mêlée à l'haleine des mers
ses joues d'argile ses hirondelles naissantes, ses branches de feu
la morsure des skis dans la solitude
ce monde déchire son front aux épines
se frotte les yeux
et remue sous le mufle des guerres
et je réchauffe son rire de loup contre ma gorge

Rarement recueil présenta un caractère aussi subversif par l'affirmation même de la joie de vivre, par ce délire de l'imagination qui est pour la poésie le plus impérieux témoignage en faveur de la liberté. Dans un temps où sont menacées les valeurs essentielles, la voix prophétique d'Aygueparse s'élève une fois encore au nom de ces valeurs, les inscrit en lettres de feu et de sang sur les temples promis à l'écroulement d'une ère de bassesse et de conformisme.

OCÉAN, par *Edmond Vandercammen* (Journal des Poètes).

Il est très malaisé de rendre compte de cette vaste symphonie où règne le thème de la mer. L'attention du poète dans la solitude des flots s'exerce également à saisir les jeux du ciel et des vagues et aussi une mystique leçon qui donne à tout le recueil un climat grave et lourd de présences pressenties. Ainsi les morts revivant dans les algues :

C'est pour cela que leurs désirs ici nous cherchent
Et brûlent sur la mer une herbe sans printemps,
Une herbe de l'hiver aux lentes neiges vertes
Où gèlent dans l'oubli d'étranges émigrants.

Je sais, je sais, les morts ne peuvent rien nous dire,
Mais si c'étaient leurs doigts fanés par trop de sel
Ou leurs cheveux défaits jetés sur d'autres vies,
Ces plantes sans mémoire en marche vers le ciel...

Tout est de cette fluidité dans les textes de Vandercammen. Il est assez curieux de voir le poète du *Sommeil du Laboureur* atteindre ainsi à la forme et à la pureté classique, rendre le son d'un Lamartine qui serait passé par le surréalisme. Je serais curieux de connaitre le jugement des critiques orthodoxes de l'avant-garde. Il me suffit de faire remarquer à ceux que pourrait inquiéter cette évolution que Vandercammen avant de posséder cette fluidité dans la forme l'avait toujours manifesté dans l'enchainement de ses plus gratuites images. Ou bien, du point de vue de l'histoire littéraire, nous faut-il constater qu'une certaine féerie de l'inconscient est si bien passée dans la conscience de nos écrivains de poèmes qu'ils l'intègrent tout naturellement à la forme traditionnelle ? Voilà qui va rendre singulièrement difficile le dépistage des simulateurs.

PAYSAGES CONFIDENTIELS, par *Gilbert Trolliet* (Présence)

Les lecteurs de cette revue connaissent de longue date Gilbert Trolliet, le plus doué des poètes de Suisse romande. *La vie extrême* et *Itinéraire de la mort* leur ont révélé tout le prix d'un lyrisme attentif aux sources de l'être, irisé des plus fugitives sensations. La gageure de Trolliet est de concilier sa fidélité à des thèmes évanescents avec le sens d'une forme parfaite. La musicalité de ses vers n'est en aucun cas une harmonie artificielle, c'est la symphonie même de la pensée dans le temps qu'elle se pense et se dégage des brumes, statue vivante encore et toute ruisselante d'une nocturne rosée. Dans ces *Paysages confidentiels* l'élégie ne se diffuse jamais dans un vague à l'âme deliquescent. On songe au mot de Rilke qui se défiait du sentiment pour accorder la primauté dans l'inspiration au souvenir et à l'attention. Cette attitude que Trolliet appelle la vie extrême ou la présence n'est nullement une attitude intellectuelle ou plutôt elle engage l'homme entier dans la décevante constatation de la fuite des objets et de ses propres états. Ainsi prend naissance un lyrisme douloureux d'une mélancolie aussi cérébrale que charnelle, un véritable chant « super flumina » où l'homme exilé de sa réalité dit son attachement aux apparences qui déjà lui échappent :

Les astres vigilants au terme des pensées
Sont toutes les raisons de vivre ensemencées.
La nuit coule sur toi muette et sans défaut,
Tu n'entends plus siffler l'aérienne faux;
Les morts longtemps couchés sont un peuple qui lève.
Et soudain tu n'es plus, ô Minute, ni brève,

Ni longue interminablement, et tu n'es plus
Que le don de mûrir aux hommes dévolu...

Trolliet dont la rigueur formelle n'exclue jamais la souplesse possède un tempérament à la fois intellectuel et sensuel, d'exceptionnelles qualités d'assimilation, qui le qualifient plus que tout autre, et je fais surtout confiance à sa jeunesse, pour nous donner cette sorte de poésie qu'a manquée la deuxième génération symboliste. Ses origines peuvent l'aider en cette tâche, placé comme il se trouve l'être aux confins des influences françaises et allemandes. Il y a en effet depuis le Romantisme et par la faute de nos plus grands poètes certains malentendus sur l'inspiration qui ont rendu vaines toutes les tentatives de renouvellement de la poésie, ces tentatives ne s'étant exercées, à l'exception du miracle de Rimbaud et de la croisade surréaliste, que sur le plan stérile de la forme, architecture ou musique, et trop rarement sur le fait même de la démarche poétique.

Léon Gabriel GROS.

ORBE DE RIGEL, par *André Mora* (Editions de Sagesse, Paris)
LE CHARME PROVENÇAL, par *Paul Souffron*, (Editions des Iles de Lerins, Nice).

Il est vain de parler et d'écrire à propos de la Poésie.

Ceux qui l'aiment plus que tout, et ne peuvent oublier les transports où elle les entraine, gardent d'elle une pudeur dont ils ne peuvent ou ne veulent plus se libérer.

Le secret lui convient et aussi le silence; pourtant, il est essentiel que les initiés se passent le mot et se signalent les élus qui ont été dignes de l'exprimer. Ils n'oseraient en parler ; ils peuvent en écrire, sans qu'on les voit.

Fragments durs d'« Orbe de Rigel », pareils à un passage implacable de comètes, déterminé des millenaires, celui qui va vous lire conservera, au profond de sa mémoire, le goût de votre grandeur au nom d'André Mora :

De quelle ardeur bas-tu suprême cœur des astres
Et de quels vœux te gonfles-tu, gorge des voies Lactées ?

. . . .

O Sœurs, Diane, Astarté, Sémiramis, sœurs d'Eve,
Vos jambes, purs compas, ont mesuré l'Amour,
Leurs bras vous ont bercés pasteurs des champs célestes

. . . .

La nuit je vais rêver au cœur des diamants...

. . . .

O toi qui t'es battu dans les villes damnées.

. . . .

Paul Souffron, comme elle est mystérieuse et fraiche celle qui vous habite et que vous révélez ! D'une enfance provençale, où tout est merveilleusement ordonné, selon cette mesure où Dieu et l'homme sont d'accord, vous gardez cette limpidité de source, intermittente, au cours parfois souterrain — de quelle fonte de neige, vers quelle fontaine de village, glacée au soleil ? — et aussi ce don de la mer prodigieuse dont celle-ci était née :

Avec ses cuisses de poissonne,
Froides, glissantes sous la main.
Ses seins comme deux anémones
Epanouies des fonds marins,

Jetée vive contre ma berge,
Elle sentait la profondeur.
Les battements de son corps vierge
Dégageaient d'humides lueurs.

Je l'ai saisie, malgré les dieux,
Les algues de sa chevelure,
La cruauté glauque des yeux
Ses soubresauts et ses morsures.

Dans un paysage de fable,
Où le mythe avait goût de sel,
J'ai pressé ce corps sur le sable
Pour lui donner mon sang mortel.

Qu'il est heureux l'homme de ce poème ! Je l'admire ; je l'envie.

Louis BRAUQUIER

LES LIVRES

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE CHINOISE, par *E. V. Zenker;* LA NAISSANCE DE LA CHINE, par *N. G. Creel* (Payot).

Deux ouvrages fondamentaux, dont on exagérerait difficilement l'importance et l'apport. Il est ainsi des domaines restés, pour une raison ou pour une autre, en dehors des programmes de l'enseignement, et qui constituent surtout des trous dans les connaissances de l'homme cultivé, faussant gravement la conception qu'il se fait du développement de l'humanité, voire de l'histoire de sa propre civilisation. M. Paul Valéry, analysant l'esprit européen y voit le composé de la Grèce, de Rome et du Christianisme, et les limites de l'Europe, dit-il, sont les limites de leur extension spirituelle et parfois matérielle. Dans son étude,

les Celtes n'ont pas l'honneur d'être nommés. Qui sait en effet qu'un immense empire celtique a préparé la voie à l'Empire romain et qu'il faut chercher dans la civilisation qui s'y est développée la source de certaines des valeurs morales qui joue encore aujourd'hui le plus grand rôle dans la conscience de l'homme européen et dont on s'efforcerait en vain de découvrir l'origine dans les facteurs dénombrés par M. Valéry ?

La Chine n'est pas mieux partagée que les Celtes. On l'ignore aussi gaillardement. Les désavantages sont autres, mais non moins considérables. Cette fois, c'est l'histoire de l'esprit, la science des rapports humains et de l'organisation sociale qui ont à souffrir.

L'ouvrage de M. Creel recule jusqu'au XIV[e] siècle avant l'ère chrétienne, l'histoire de la civilisation chinoise. Les fouilles faites à Ngan-Yang, capitale de la dynastie Chang ont exhumé à la lumière les premiers *objets* matériels, tangibles, lourds, réels en un mot de ces *ultima Thule* de la légende que constituaient hier encore les temps anciens de la Chine. Des textes, M. Granet avait très nettement montré qu'on n'en pouvait rien tirer en les prenant à la lettre, à cause de l'idée si particulière de l'histoire que se faisaient les anarchistes chinois. On désespérait. Le volume de M. Creel, admirable de clarté, d'une lecture au surplus constamment attachante, dessine, dans les brouillards, des contours prometteurs. Qui veut connaitre cette période n'a plus le choix désormais: c'est à ce travail qu'il faudra d'abord recourir.

Il est facile de dire en quelques mots ce qu'un ouvrage de cette sorte apporte au spécialiste : il suffit d'indiquer les points sur lesquels il projette la lumière ou les îlots d'obscurité qu'il résorbe. Mais dans un domaine pareil, il est presque impossible de marquer ce qu'y trouvera celui qu'intéresse seulement l'histoire de l'homme et, à la limite, sa nature intime sur quoi il irait au bout du monde interroger tous les sphinx dans l'impossibilité où il se trouve d'obtenir de lui-même la réponse à la question qu'il pose. Dans le cas présent, il faudrait de longs développements pour mettre en lumière les détours mentaux qui amènent la conscience contemporaine à voir une pâture de choix dans un monde que l'espace et le temps à la fois lui présentent comme l'antipode du sien. De plus, c'est peut-être affaire personnelle : il est plus sage de laisser chacun apprécier.

Au contraire, dès qu'il s'agit de philosophie, ces contingences se réduisent. L'étendue, la durée sont à peu près désarmées, et si chacun est différent, tous s'émeuvent de problèmes identiques. Les grandes voies d'accès divergent et semblent traverser des paysages différents. Mais les chemins de traverse, les fan-

taisies, les audaces se superposent soudain. Les philosophies de l'Orient et de l'Occident, si dissemblables dans leurs démarches traditionnelles se rejoignent par leurs écarts respectifs. Ce sont les originalités qui se recouvrent, ce qu'on constate ici et là de plus singulier, de plus *excentrique*. dans tous les sens du mot.

Le manuel de M. Zenker est très documenté et, en ce sens, irremplaçable. C'est l'ouvrage le plus développé qu'on possède en français sur la question, et la philosophie chinoise est assez riche pour fournir à chacun un ferment qui lui convienne. Trop purement historique, le volume de M. Zenker a les défauts de ses qualités. La spécificité de la pensée chinoise n'est pas assez dégagée. Mais sur ce point, chacun sait qu'il existe un travail magistral de M. Granet. Il faut reprocher à l'auteur quelque légèreté dans certaines mentions de philosophes occidentaux: Kierkegaard, Stirner, Nietzsche. Je sais bien qu'il ne s'en sert que comme point de repère, il n'importe, c'est engager l'esprit à établir des rapports par trop dangereux. Au contraire les antinomies de Ki mises en regard de celles de Kant, ou les paradoxes de Honi-Che très heureusement rapprochés de ceux des Eléates, manifestent un phénomène important, sur lequel il convenait peut être d'insister davantage : ce recoupement, que j'évoquais tout à l'heure, de deux mondes philosophiques hétérogènes dans leurs extrêmes singularités. Il faudrait ici citer tout le chapitre sur la « sophistique » chinoise. On retrouve les arguments mêmes de Zénon, et quantité d'expressions obscures et contradictoires qui rappellent la forme ramassée et déroutante qu'Héraclite donnait à ses maximes : « Un œuf a des plumes », « l'ombre d'un oiseau qui vole ne se meut pas », « Bien qu'il n'y ait au sud aucune limite, il y a cependant une limite », « Je vais aujourd'hui à Yne et j'y arrive hier », « Il y a un moment où la flèche lancée n'est ni en mouvement ni immobile », etc...

Ainsi rencontre-t-on non seulement les mêmes arguments et les mêmes conclusions, mais encore la même façon polémique, énigmatique de les exprimer. Mieux, ces grecs et ces chinois paraissent avoir reçu un même accueil: l'incompréhension et l'hostilité. Ne peut-on dès lors aller plus loin et rechercher si cette similitude de comportement et de *fonction* n'indique pas quelque analogie de situation sociale ? On aurait là, dans l'affirmative, un merveilleux exemple de conditionnement de mouvement des idées par les transformations de la société. La vérification vaut la peine d'être tentée, et un ouvrage qui aide à poser de tels problèmes, celle d'être lu.

Roger CAILLOIS.

SPARKENBROKE, par *Charles Morgan* (Stock).

Ne pas approuver et admirer sans restriction une œuvre résolument inactuelle, toute baignée de poésie et fondée sur les problèmes essentiels de l'être, inspire un sentiment de gêne qui confine à la mauvaise conscience. On craint de s'être laissé contaminer par l'angoisse urgente qui se contracte comme une véritable maladie de l'esprit, au contact avec les problèmes tragiques du présent. J'ai toutefois, ici même, étudié avec assez de ferveur le précédent ouvrage de Charles Morgan pour ne pas me croire en droit de dire la déception que j'éprouve devant *Sparkenbroke*.

Ce que l'auteur a voulu faire, une lumineuse préface de René Lalou le dit assez sans qu'il soit besoin d'y revenir. Mais entre le dessein et la réalisation, ou plutôt l'effet produit sur le lecteur de bonne foi par cette réalisation, il y a par malheur un écart assez grave. Le reproche d'esthétisme est sans doute celui qui choquerait le plus Morgan. Celui-ci, comme son génial protagoniste, tient que « pas plus que les pratiques pour l'homme religieux, l'art n'est une fin en soi; peut-être arrive-t-on à passer... de la description du récit, au récit, de l'imagination exprimée à l'imagination qui se suffit à elle-même, et en toutes choses, y compris l'art, de l'expérience de l'action à la certitude de l'être. » Cette vue hardie ne me semble pas réalisée dans *Sparkenbroke*, où la révélation reste prisonnière d'une manière de récit trop *précieuse*, dans tous les sens du mot, et d'une technique romanesque où se sent trop la complaisance de l'auteur à l'égard de soi-même et de ses héros. Il est malaisé d'évoquer le génie autrement qu'avec génie, et l'idée de mettre au centre d'un roman déjà lourd d'ambitions dangereuses un grand poète, synthèse de Byron et de Shelley, est une entreprise qui frise l'imprudence, pour ne pas dire la présomption. Tant d'exaltations, de subtilités et de raffinements distingués rappellent parfois d'une manière fâcheuse, il faut avoir le courage de le dire, une certaine littérature fin de siècle, celle, dans un autre registre, des parties les plus mortes de l'œuvre de défunt d'Annunzio. De même, il y a quelque chose d'un peu nauséeux dans cette Italie pour lord inspiré, toute semée d'œuvres d'art signifiantes et de paysages parfaits où tant d'auteurs anglais s'acharnent à se complaire, sans jamais pouvoir dissimuler tout-à-fait — voir dans *Sparkenbroke* le personnage de Celli — le mépris amusé que leur inspire les hommes qui vivent sur cette terre enchantée: l'attitude du cocu devant la femme trop séduisante à laquelle il ne peut s'arracher tout en restant intimement convaincu de son incommensurable supériorité à lui. En bref, *Fontaine* était un

livre admirablement humain; *Sparkenbroke*, qui vise à une ambition plus haute, m'apparait au contraire comme un livre typiquement britannique, un témoignage sur soi-même de l'espèce highbrow, définie par le complexe Oxford — platonisme d'apparat — parcs somptueux — résidence toscane... et puritanisme biblique plus ou moins surmonté.

C'est dommage, car il y a chez Morgan, très souvent réconcilés, un psychologue d'une rare acuité, un poète sensible aux atmosphères, un philosophe parfois profond de la beauté et de la mort. Si aucun personnage n'approche de la vie intense qui rayonnait de la trilogie centrale — Alison, Julie, Narwitz — de *Fontaine*, si Marie, malgré tous les efforts de l'auteur, reste le plus souvent fantomatique, écrasée qu'elle est, même du simple point de vue artistique, par l'ombre de son amant, par contre les personnages plus proches de l'humanité commune — le docteur Hardy surtout, mais aussi le pasteur, son père, et lady Sparkenbroke, et Ieter l'amoureux sanguin, et divers autres, — sont nuancés à merveille, parce qu'ici l'humour fraternel retrouve ses droits, et que Morgan ne se croit plus obligé de les, et de se, prendre exagérément au sérieux. Les épisodes brillants ne manquent pas non plus, ni les pages dignes d'une anthologie. Leur abondance constitue même le seul défaut du livre du point de vue de sa structure: on sent qu'ils ont été trop individuellement travaillés, et l'ensemble tend à affecter l'allure d'une suite de morceaux réussis au point de l'être trop, d'une rhapsodie d'airs de bravoure, où l'auteur joue à chaque fois la difficulté extrême pour le plaisir d'en triompher. Il lui sera toutefois beaucoup pardonné en faveur des soixante dernières pages — la tentation suprême, le suicide manqué de Mary, la mort de Sparkenbroke — où l'humain se dégage enfin de la brume de trop belles images qui l'offusquait jusqu'alors, et où l'art du récit atteint à une sobriété, à une intensité dramatique, à un rythme qui font de ce final un chef-d'œuvre absolument incontestable. On n'oubliera pas non plus de sitôt la nouvelle interprétation donnée au mythe de Tristan, qui est le leit-motiv de l'ouvrage, ni certaines méditations lyriques du héros sur les rapports entre l'amour et le sentiment de l'absolu, sur l'extase préfiguration d'une mort qui n'est qu'un passage à l'éternel, sur le pouvoir agissant tour à tour, sublimant ou maléfique, de la vertu de poésie. C'est précisément parce que Morgan est un esprit et un artiste authentiques, fort au-dessus du vulgaire, qu'on est quasi scandalisé de le voir sombrer dans certains pièges à esthètes, bons tout au plus pour des simulateurs.

La préface nous avertit qu'avec *Sparkenbroke* se ferme un

cycle de l'œuvre de Morgan. C'est avec une curiosité passionnée, à bon droit exigeante, et non exempte de quelque inquiétude, que nous attendrons le prochain ouvrage d'un auteur qui promettait d'être, et qui sera peut-être, un des plus purement inspirés de notre temps.

P. HOURCADE.

LA GALOPINE, par *Roger Breuil* (N. R. F.)

Voici un livre singulier, dont on peut parler, et qui méritait mieux. Je ne pense pas qu'il soit absolument réussi, et l'impression très forte qu'il laisse ne va point sans réticences. Passant brusquement du récit ou de la monographie psychologique au roman, l'auteur a voulu, me semble-t-il, réaliser d'un seul coup, trop vite et trop totalement, comme pour se libérer d'elles, une synthèse de ses diverses expériences, quotidienne et intérieure. Non que la technique soit maladroite : elle apparaitrait au contraire presque habile à l'excès, artificieuse par endroits, lorsque, par exemple, dans l'évocation du raid de Gérard, la suite logique du temps est systématiquement rompue, et le récit du présent alterné par tranches avec les réminiscences du passé. Breuil possède un très beau métier, sur lequel l'influence anglaise, directe ou indirecte, me parait évidente, mais un métier qu'il ne domine pas tout à fait. Entre une certaine virtuosité dont les effets parfois datent, et la gravité des problèmes que le romancier suscite avec une inquiète passion, je trouve une sorte de contradiction « en esprit ».

Autre détail assez étonnant. Ce livre d'un intellectuel, ou du moins d'un analyste qui sonde les consciences avec une perspicacité sans indulgence de confesseur, sonne plus vrai chaque fois qu'il s'attache à reproduire la condition, l'opinion et le langage prolétaires, et parait au contraire plus discutable lorsqu'il touche à des débats de conscience situés sur un plan social plus « relevé ». Mais peut-être, au fait, est-ce bien le manque d'authenticité dans l'inquiétude bourgeoise que Breuil a voulu rendre sensible en prêtant à certains de ses personnages délibérément choisis, des pensées confuses, naïves et trop subtiles tour à tour. Une nuance d'ironie nous avertit fréquemment de ne pas voir en eux ses interprètes, même lorsqu'ils vont dans le sens de sa propre méditation. En tous cas, la matière même du roman est nourrie d'une connaissance exacte, concrète sans aucun pittoresque facile, des métiers et des mœurs, qui lui infuse une vie intense.

Aucun personnage n'est indifférent, aucun non plus ne donne le sentiment d'être complet et achevé, même Jeanne, l'héroïne.

C'est que Breuil perçoit jusqu'à l'angoisse, jusqu'à l'excès, tout ce qu'il y a d'inachevé, d'insuffisant dans les êtres de la vie sociale, et aussi d'impénétrable dans leur conscience plus profonde. Un grand amour des hommes, une forte et virile pitié pour leurs détresses mal refoulées éclatent à chaque page, et en même temps une sorte de timidité en face d'eux, et parfois un scepticisme assez désespéré. Comme d'autre part sa probité d'artiste lui interdit de fabriquer des personnages plus cohérents et plus exemplaires que ceux qu'il recrée du dedans à partir de son expérience personnelle, il en résulte, chez ce romancier, cet effet paradoxal que lesdits personnages *sont* trop vrais pour *paraitre* absolument vivants. Une certaine accommodation de l'expérience vécue à l'optique livresque reste à faire.

Au fond, cette *Galopine* au titre mal choisi est une vaste enquête, menée avec un sérieux pudique mais frémissant de conviction, sur les différentes manières que l'homme d'aujourd'hui et spécialement l'homme de condition moyenne, a d'étouffer en lui l'appel d'une vocation qui lui commande, pour atteindre au bonheur et à la réconciliation, de transcender sa vie présente, et, bon gré, mal gré, de retrouver Dieu. Il sera très malaisé de situer une semblable attitude par rapport aux fureurs partisanes qui déchirent notre monde. Rappeler à tout homme qu'il doit, aux sens multiples du mot, faire son salut seul, et non point en fonction d'un idéal abstrait et collectif, mais selon sa propre nature, sans avoir peur de lui-même, mais sans faire exagérément confiance à ses propres forces, c'est là une entreprise ingrate et qui risque de prêter à tous les contresens. « Qu'avons-nous fait de notre vie », se demande Breuil, « sinon de cacher la vérité, de l'emprisonner au fond de nous pour ne pas la voir ? Y a-t-il un seul être qui n'ait cru, au moins une fois, en l'amour, en la justice, en la beauté ? Et la solitude, le chagrin et la mort, ces choses tellement plus grandes que nous, que nous sommes incapables de comprendre et de supporter, ne s'ouvrent-elles pas sur un destin qui déborde les petites causes de nos souffrances ? » Thème austère, inactuel, le seul pourtant qu'aucun bouleversement de l'ordre établi ne périmera, le seul essentiel. C'est à lui qu'est due, malgré l'absence de toute emphase, l'espèce d'éloquence, d'autant plus suggestive que plus réprimée, qui fait palpiter de son souffle tout le roman de Breuil. C'est lui qui prête à une langue sobre, mordante et souple à la fois, ses plus émouvantes inflexions. Roman imparfait, *la Galopine* n'en reste pas moins un beau livre, digne de tout respect.

P. HOURCADE.

LE SCRIBE ACCROUPI, par *Hermann Closson* (Nouvelles Sté d'Editions - Bruxelles).

De plus en plus volontairement la conscience de l'écrivain, la connaissance du métier, se sont attribuées une suite de procédés littéraires qui ont étayé, soutenu, prolongé, des œuvres énormes. On allègue les Correspondances de Flaubert et de Proust, et les Journaux intimes. On y a vu des besoins d'expressions, des échappatoires, des diversions, des divertissements, une somme d'équilibres, bref des fonctions humaines isolées qui créèrent des organes littéraires. On cite Katherine Mansfield, MM. Gide et Mauriac, etc. Il y a aussi tout le fatras des réflexions, des paroles perdues et momentanées, une foule d'instantanés qu'on a le besoin de retenir et de fixer parce qu'« *il est horrible de sentir s'écouler ce qu'on possède* ». C'est une matière lourde et dense qui se détache peu à peu de l'écrivain comme ces grappes de brume qui en montant des vallées et s'accrochant aux coteaux s'y dissolvent et s'effilent en forme de doigts. Cela force à de longues épurations, à de lents dépouillements intérieurs, comme ces cathédrales gothiques qui, par le maintien des proportions, gardent une échelle humaine tout dégorgée des foules. Le récent Journal de Green est la plus belle forme de décantement que je connaisse.

Avec le *Scribe Accroupi* Hermann Closson écrit une espèce de « cahier » dans lequel s'enchevêtrent, s'entrelacent, s'entrechoquent des morceaux de roman, des réflexions de lecteur et de l'autocritique d'écrivain. Imaginez le Journal des Faux-Monnayeurs qui criblerait intérieurement de remarques, d'humeurs, le roman des Faux-Monnayeurs. C'est un exercice qui nuit à la fois au Journal d'Hermann Closson et au roman du Scribe Accroupi.

Le roman, d'ailleurs écrit sur un canevas d'aventure, n'existe que comme prétexte à la vie intérieure, explosive et magnifique de l'écrivain. C'est un dialogue prémédité entre l'homme vivant et sa conscience créatrice. C'est l'expérience d'un romancier qui se cède entièrement au roman et qui écrit, en marge, par ses interventions, ses réprobations, ses colères, des pages de justifications, splendides de vérités. « *Je suis muré dans l'idée que je me fais de mon apparence* » (p. 65). Il faut avouer qu'elle ne manque pas d'éclat et que l'auteur lui confère la grande part de son intelligence. L'*apparence* d'Hermann Closson est sans doute la représentation qu'il se fait de l'écrivain et à laquelle il s'efforce de ressembler.

Il parvient toujours, avec une sûreté incroyable, au bord ou à l'extrémité des grands problèmes humains comme si la limite et la mesure d'un vase étaient données à l'orifice.

D'une façon continue, son esprit semble tendre et tisser des limites comme des lignes d'horizon sur un manque d'étendue. Il reste à l'extérieur de sa création par le souci qu'il en a de la technique. Envoûté par ce mécanisme pur, il peut développer jusqu'à l'ampleur et à l'émotion, le problème et le domaine de l'écrivain.

Je crois qu'on peut ne pas s'entendre sur l'utilité générale du sujet. Mais l'intérêt qu'éveille le *Scribe Accroupi* est dans le refus systématique de l'auteur de participer littéralement à son œuvre d'imagination. Il y décèle expérimentalement le processus de l'invention romanesque en y démontant au fur et à mesure chaque donnée.

Sous cet aspect cérébral d'Hermann Closson, s'étend et remue une énorme conscience érotique qui devient un caractère dominant de sa personnalité. C'est un érotisme à la Faulkner qui ne conduit pas à la vie, mais qui se souvient d'elle. C'est une facilité plutôt qu'une volonté, qui empêche tout épanouissement psychologique. Il y a toujours dans l'érotisme une sorte de résumé de l'amour par lequel on obtient des jouissances sur un jeu de symboles. On peut en sentir l'horreur.

Le style, teinté parfois de verbalisme, est harmonieux, clair, même théâtral, parce que la voix porte souvent plus loin que profondément.

Hermann Closson est un écrivain à *thèmes* qui envisage la vie et l'homme sous quelques grands éclairages de l'intelligence et l'on peut dire que la nature de l'éclairage le préoccupe davantage que le type éclairé. Il ne rend pas de profondes résonances psychologiques parce qu'il a plus le souci de dépasser l'homme que de l'approcher. Dans ces admirables dépassements on trouve des thèmes où toute l'humanité se projette et se joue.

Georges LAMBRICHS.

MALDAGNE, par *Hubert Chatelion* (N.R.F.).

Maldagne se présente en un volume de plus de 400 pages, format in-8 coquille, qui fait bien deux tomes d'un roman ordinaire. C'est l'histoire d'une puberté à la Rimbaud, avec cette différence que le héros, si original qu'il soit, n'a pas la chance — ni le génie — de déverser par les écluses du mysticisme poétique son trop-plein de rancœur et de colère. Rancœur et colère qui ne sont, au fond, que tendresse et amour refoulés. Il lui faut réserver cela pour ses rapports avec les êtres. Fils d'un petit artisan, marqué par une enfance difficile, il apparait comme le type de l'enfant du peuple que l'affranchissement intel-

lectuel, en lui donnant le goût et les allures d'une liberté absolue et violemment revendiquée, ne saurait libérer cependant de ses origines, de ses réflexes, de ses souffrances.

Contre ses parents, contre les succès et les honneurs, contre la réussite bourgeoise, contre la société, mais aussi contre les doctrines, contre les hommes et presque contre la vie, Maldagne nourrit sa colère amoureuse et paradoxale. Il décèle le mensonge comme le médecin qu'il va devenir décèlera les maladies. Il est tellement sensible qu'il se fait blessant, tellement pur qu'il devient grossier, tellement généreux qu'il en est à détester le Dieu. Sans parvenir du reste à faire le mal. Péguy avait la vocation de la pauvreté. Cet homme-ci a la vocation de la misère. Dans le taudis où habitent encore ses parents, il dit à sa maîtresse : « Jamais il ne me sera possible d'oublier que j'habitai cette chambre. Ce sera comme si je la cherchais partout, jusqu'à la fin de mon existence, pour y mourir dans mon ancienne douleur. »

En dépit de bien des longueurs, de pages traînantes, de négligences d'écriture, le livre est dense, rempli de drames, riche de pensée et de sentiment, de sympathie humaine et d'observation. Les dons de M. Chatelion ne sont pas seulement d'un psychologue, mais d'un satirique: il réussit dans les scènes de groupes, dans les traits de caractère où l'humour se dégage spontanément. L'atmosphère des conversations entre étudiants évoque çà et là les romans russes, à cause du parfum de nihilisme et de gratuité qu'on y respire (le premier ouvrage de l'auteur s'intitulait *Sous-Dostoïewsky*, ce qui était presque un manifeste). Mais on songe aussi aux *Déracinés*. Depuis cinquante ans, il n'est d'ailleurs de réunion de jeunes intellectuels, aussi bien dans la vie que dans la littérature, qui ne rappelle le livre de Barrès.

« Ma vie n'est pas autre chose, dit le héros, que le tourment d'un individu préoccupé par l'idée de sa dignité d'homme ». *Maldagne* apparait donc comme le roman — déjà fait mais toujours à refaire — d'une jeune intelligence en combat avec le monde et il offre par cela même, une image multiple de la vie. Mais il faut y voir aussi une critique de notre société capitaliste, mensongère et cynique, qui met le désespoir et l'ironie au cœur des adolescents, avant que ne viennent ces résignations de l'âge mûr, dont il faut se défendre, comme si elles étaient le double symbole du péché et du vieillissement.

R. SECRÉTAIN.

LETTRES A MARTHE VERHAEREN, par *Emile Verhaeren* (Ed. Mercure de France).

Quelque penseur obscur, mettant sans doute dans ses paroles beaucoup moins que nous n'y trouvons, a écrit : « L'amour le plus humble comme le plus grand (et peut-être *surtout* le plus grand) naît d'illusions et vit de mots ». Le physiologiste dira que ces images et que ces paroles sont nécessaires à l'éclosion et à la répétition de l'acte qui donne à l'amour sa signification pragmatique. Mais cette explication ne suffit pas au psychologue.

Foin de circonlocutions : l'amour « sentiment » trouve son origine dans le désir, ou, plus exactement (parce que le désir se suffit à lui-même et n'a pas besoin de contrepoint mental), dans le souci inconscient qu'a l'homme de *justifier* ce désir. Et, parce que celui-ci, dans sa dure nudité, lui parait impensable et *indigne*, l'homme, faisant appel à toute sa puissance d'auto-suggestion, s'emploie à lui inventer des déterminations et des résultantes sentimentales.

Ce désir satisfait, et, un peu plus tard, épuisé, l'amour ne lui survivrait pas, si ladite faculté d'auto-suggestion n'y veillait. Et l'amour vit ou s'éteint, selon que celui qui en parle est doté d'une imagination plus ou moins brillante. C'est pourquoi, sans doute, les amours des poètes passent pour éternelles (1).

Ceux-ci (les poètes), en effet, ont le pouvoir d'entourer de tant de mots une chose infime, voire inexistante, qu'ils réussissent parfois à en faire un monument durable... Un monument que la conscience lucide renverserait d'une chiquenaude, mais qu'elle préfère contourner, soit que son apparence l'impressionne, soit que son existence *la rassure*.

Des deux cent dix-neuf lettres que Verhaeren écrivit à sa femme, cent cinquante environ datent d'avant leur mariage. Les premières surtout appuyent singulièrement ce qui est dit plus haut. Leur auteur y noie de paroles son désir de celle qu'il aime ignorant d'elle tout ce qui n'est pas l'image dont il a besoin. Lorsque vraiment *tout est dit*, et qu'il est las de se répéter, il a recours au balbutiement, à ce langage puéril dont usent les amants qu'effraie la simplicité nue des liens qui les attachent, — ce langage auquel Crommelynck a conféré droit de cité dans *le Cocu magnifique*.

---

(1) Je parle bien ici d'*amour*, au sens *absolu* que l'on donne à ce mot « dans les livres »... Hors quoi il y a l'affection, qui a des origines précises et concrètes, et qui peut devenir une grande chose lorsque le désir vient s'y ajouter.

Les dernières lettres témoignent de l'épanouissement un peu tardif de l'affection du poète pour sa femme, aux dépens du lyrisme monotone des premières.

Enfin, au cours d'une copieuse et dévote préface, M. Vanderem cite une lettre de Marthe Verhaeren à son mari. Nouvelle démonstration à l'appui de nos dires : « l'aimée » a pris le style, et jusqu'aux tics littéraires de « l'aimé », et en use avec une frénésie qui dissimule à peine le vide absolu de ses paroles.

Gaston DERYCKE.

LE BLANC A LUNETTES, par *Simenon* (N. R. F.)

Ce livre est plein d'un charme : sain. Ce n'est pas ce que j'y vois qui m'enchante, mais ce que j'y respire.
Renonçant à l'art facile d'émouvoir le lecteur avec le mouvement et l'accent des phrases, Simenon veut d'une autre poésie qui ne soit pas trop près des mots employés et qui réduise, au contraire, leur rôle à presque rien. A travers une suite d'évocations où les mots vibrent comme de simples contacts, où ils redeviennent des signes, il atteint les larges mouvements humains qui sont la poésie de l'être. *Le Blanc à lunettes* est un roman qui ne doit laisser le souvenir que de son action.

Qu'il faut donc à Simenon de ce bon sens que Moréas déclarait indispensable au poète; et que Sainte-Beuve devait définir en disant que La Fontaine en était l'incarnation et que Lamartine en était dépourvu ! « Non pas le bon sens vulgaire, mais le tact, l'esprit de conduite, le bon goût,... en un mot la justesse d'esprit dans ses applications les plus variées et les plus délicates. »

Il fallait ce ton, cette liberté, cette maitrise pour dresser la figure inoubliable de Lady Makinson, hasarder un caractère de cette trempe qui nous oblige à remettre en cause certains problèmes passionnels : celle qui, dans le don d'elle-même veut bien être sa chair et peut-être son cœur, mais, son amour, n'oserait... Le climat tropical a des horizons appropriés à ce drame où l'amour garde toute sa hauteur dans l'angoisse de ceux qu'elle a rapprochés. Personne n'est fait comme Simenon pour nous les rendre présents.

Joë BOUSQUET.

HISTOIRES VRAIES, par *Blaise Cendrars* (Grasset)

La nouvelle semble avoir retrouvé depuis quelque temps chez les écrivains et dans le public, une faveur qu'elle avait à peu

près perdue et que des collections bien organisées réchauffent habilement.

A vrai dire nous avons peu d'auteurs de nouvelles et ceux qui passent pour des maîtres dans ce genre difficile — M. Claude Farrère par exemple — ne sont la plupart du temps, que des techniciens habiles dépourvus du moindre intérêt. C'est pourquoi ceux qui aiment à lire des récits rapides, pleins de sens et de poésie devront se précipiter sur les *Histoires vraies* de Blaise Cendrars qu'il faut considérer comme un des meilleurs livres de l'année.

J'ignore si ces histoires sont aussi vraies que Blaise Cendrars le prétend, mais il est certain qu'elles sont extraordinaires. Que dites-vous de l'aventure de cet égoutier de Londres qui avait trouvé le chemin des caves de la Banque d'Angleterre et qui mourut à la Légion sans avoir révélé son secret, de cette visionnaire de dancing qui connut la minute exacte où l'on tuait son amant d'un coup de fusil dans la forêt brésilienne, de ces fleuves monstrueux de l'Amérique du Sud qui laissent des transatlantiques accrochés aux branches des arbres, après les crues, lorsqu'ils rentrent dans leur lit ? Blaise Cendrars trouve dans l'aventure à travers le monde son climat naturel. Avec force et sobriété, avec un sens remarquable du récit, il invente les légendes d'aujourd'hui. Il les raconte avec tranquillité comme si elles étaient toutes simples, toutes banales. Mais je vois en lui, mieux qu'un conteur, un poète.

Kléber HAEDENS.

LA VIE DE PAUL CÉZANNE, par *Gerstle Mack* (Gallimard).

Cézanne, non point « tel qu'en lui-même enfin... », mais tel qu'il fut. Depuis sa première demeure, 28, rue de l'Opéra, à Aix-en-Provence, jusqu'à la dernière, au cimetière de la même ville. A travers les rues, les maisons et les monuments d'Aix-en-Provence, et à l'Estaque, à Paris, à Auvers, à Pontoise. Avec sa famille et ses amis; avec les peintres, les écrivains, les marchands.

L'ouvrage si minutieusement documenté de M. Gerstle Mack (intelligemment traduit de l'anglais par Nancy Bouwens) est peut-être moins une destruction qu'une mise au point de la légende de Cézanne. Car le vieux peintre fantasque d'Aix est un être de légende, et cette légende, en se précisant, devient d'autant plus saisissante. Les noms mêmes, les noms bien réels des lieux où il a vécu ou passé contribuent à entourer son souvenir d'une étrange atmosphère : le Jas de Bouffan, la rue Boulegon, le Château Noir.

Les lettres, les témoignages réunis par M. Gerstle Mack avec une patiente ferveur reconstituent le personnage de Cézanne avec un relief auquel n'atteint aucun héros de roman; et aucun roman ne peut être aussi attachant que ce document exact, prudent, exempt de toute littérature.

Cependant qu'aurait pensé Cézanne lui-même de ce « grappin » posthume, de cette fouille dans ses sentiments intimes, dans ses confidences, de cette révélation de ses bizarreries, de ses démêlés familiaux, et même de tel mystérieux épisode passionnel qui traversa son existence ?

Il nous a donné lui-même une réponse anticipée, dans une lettre à Joachim Gasquet « Toute ma vie, j'ai travaillé pour arriver à gagner ma vie, mais je croyais qu'on pouvait faire de la peinture bien faite sans attirer l'attention sur son existence privée. Certes, un artiste doit s'élever intellectuellement le plus possible, mais l'homme doit rester obscur. »

Abel VALABRÈGUE.

LETTRES ETRANGERES

ETUDES BULGARES, par *Nicolaï Dontchev* (Tschipeff, éditeur, Sofia).

Le recueil d'essais sur la littérature moderne bulgare que vient de publier M. Nicolaï Dontchev permettra aux lecteurs français de prendre contact avec des écrivains qui sont encore trop peu connus chez nous et dont il est à souhaiter que des traductions plus nombreuses nous livrent les œuvres si remarquables. M. Dontchev a écrit ce livre en français, à l'intention du public français, et nous devons reconnaitre là une nouvelle preuve de la sollicitude avec laquelle cet excellent ambassadeur littéraire travaille à ce que les relations intellectuelles entre la France et la Bulgarie deviennent plus étroites, plus fréquentes.

Il a paru, il n'y a pas longtemps, un ouvrage de Nicolaï Dontchev consacré aux « influences étrangères dans la littérature bulgare », solide volume d'érudition qui présentait sous une forme réduite le plus riche matériel, et qui jetait une lumière fort intéressante sur ce que je voudrais appeler le côté européen de la littérature bulgare. On retrouvera la même préoccupation de déterminer la place de l'écrivain bulgare parmi la littérature mondiale, dans le chapitre de ces « Etudes » intitulé *L'esprit européen et l'écrivain bulgare*. Il y a là un sens de cette communion nécessaire entre les élites de tous les pays, que M. Dontchev fait ressortir avec beaucoup de lucidité et de talent. Etant lui-même un des prospecteurs les plus actifs parmi les lit-

térätures étrangères — ses articles de critique dans *la Parole Bulgare* ont pour but de marquer tous les grands livres qui paraissent et d'en définir les mérites, d'en exalter les beautés, — et, en même temps, un des plus subtils interprètes de la littérature de son pays, M. Dontchev nous montre une belle figure d'humaniste, et tous ceux qui pensent que le destin de l'intelligence européenne reste lié, malgré tout, aux communications et aux amitiés d'esprit entre les élites de la littérature et de l'art, salueront en lui un des intermédiaires les plus actifs et les plus fervents. Parce qu'il est en même temps qu'un érudit de haute culture et un critique averti, un poète, Nicolaï Dontchev reconnait dans les œuvres l'accent le plus secret, la plus essentielle amande. Ainsi cette sorte de panorama qu'il nous donne dans ses *Etudes Bulgares* mettra-t-elle le lecteur français, qui, nous le supposons, n'a rien lu de Stoyanov, de Vazov, de Tzerkovski, en présence d'une littérature d'une puissance singulière, d'une vigoureuse originalité, qui doit, malheureusement, à la médiocre diffusion de sa langue nationale, de n'avoir pas atteint encore dans l'élite intellectuelle européenne le vaste auditoire qu'elle mérite.

A défaut de pouvoir lire toutes les œuvres des écrivains dont il parle, du moins le lecteur français gardera-t-il en terminant ces *Etudes Bulgares*, une notion exacte des caractères principaux de leur talent et de leur esprit. C'est beaucoup. Pour qui suit régulièrement, depuis plusieurs années, les articles critiques de M. Dontchev, la beauté et la personnalité si attachante de la littérature bulgare deviennent chaque jour de plus en plus évidentes. Nous souhaitons qu'il soit possible de créer enfin un courant de traductions plus nombreuses, qui amèneraient au lecteur français les livres de Poundev, de Debelianov, de Slaveïkov, et de tant d'autres, car l'énumération de tous les écrivains bulgares, romanciers, essayistes ou poètes, qui sont dignes d'être lus et admirés, serait trop longue. Contentons-nous donc, pour le moment, de prendre contact avec eux par l'intermédiaire de ce critique qui donne d'eux une si véridique image. En espérant qu'un jour prochain, sous l'initiative de M. Dontchev, dont toutes les initiatives ont été si heureuses, naisse une collection d'écrivains bulgares traduits en français, collection que les lettrés attendent et à laquelle ils feraient, j'en suis sûr, le plus chaleureux accueil.

ŒUVRES COMPLÈTES par *Henrik Ibsen*. Tomes IX et X. (Plon).

Continuant l'œuvre magistrale qu'il a entreprise, M. P. G.

La Chesnais publie aujourd'hui le neuvième et le dixième volumes des œuvres complètes d'Ibsen. J'ai déjà dit l'importance de cette publication qui a l'avantage de présenter au lecteur français, avec une traduction scrupuleusement exacte, une excellente biographie d'Ibsen qui nous permet de suivre pas à pas l'évolution de son génie. Edition critique, construite avec toutes les ressources de l'érudition, variantes, notes, commentaires, qui restitue l'historique de chaque pièce et les vicissitudes même de sa composition.

Le tome IX est consacré à une pièce peu connue « *L'Union des jeunes* » qui sans être aussi importante que *Le Canard sauvage* ou *Rosmersholm*, ou *Solness*, constitue un document capital sur l'histoire des idées en Norvège. Le lecteur ou le spectateur d'aujourd'hui peuvent difficilement se rendre compte de l'état d'esprit représenté ici. On a vu dans l'arriviste avocat Stensgaard une caricature de Bjornson, et ce rapprochement a accru la rumeur de scandale qui a entouré l'*Union des Jeunes*.

Nous lisons avec plus d'admiration *Empereur et Galiléen* qui occupe tout le tome X. C'est là en effet un des sommets de l'œuvre d'Ibsen, et l'on ne peut que regretter l'hésitation des metteurs en scène devant ces deux drames *L'apostasie de César* et l'*Empereur Julien* où la personnalité de l'Apostat est si merveilleusement analysée. Tableau d'époque prodigieusement évocateur, mais aussi audacieuse plongée dans les ténèbres d'une des âmes les plus inquiètes et les plus fascinantes que le monde ait connues. « Je suis en plein travail avec l'Empereur Julien, écrivait Ibsen à son ami Hegel. Ce livre sera mon œuvre capitale, et il absorbe toutes mes pensées et tout mon temps. Les idées positives sur le monde, que les critiques ont si longtemps réclamées de moi, on les aura là. »

BENITO CERENO, par *Hermann Melville*, traduit par P. Leyris (Collection Lafayette. Plon).

Benito Cereno est un des livres les plus curieux de cet étrange Melville à qui l'on doit ce chef d'œuvre *Moby Dick* qui, si je ne me trompe, n'a pas encore été traduit en français et qui constitue pourtant un des plus beaux romans de la littérature universelle. *Benito Cereno* fait partie de ce recueil des *Plazza Tales* que Melville écrivit après l'échec de *Pierre ou les Ambiguités*. Déçu, le romancier américain s'efforça d'atteindre le grand public par des œuvres qui lui fussent plus facilement accessibles. Ce long récit représente donc un effort vers une littérature moins mystérieuse, mais, malgré lui, l'artiste enferma encore toutes ses préoccupations sociales et spirituelles, tout son

goût de l'allusion, dans cette histoire que le lecteur superficiel admirera seulement comme un prodigieux récit d'aventures, magnifiquement composé et écrit avec cette noblesse simple et grave typique du style mervillien. En réfléchissant davantage on constate cependant que ce livre cache de nombreux arrière plans et les réflexions du traducteur, M. Pierre Leyris, qui accompagnent une version d'une résonnance sobre et pure, éclairent tout le côté allusif, tout ce symbolisme hermétique qui prètent au livre de singuliers échos. Si Hermann Melville a cru faire une œuvre « public », il s'illusionnait, évidemment car les remarques qu'il inspire nous conduiraient à voir là tout un exposé implicite de la philosophie melvilienne, cette qualité de nostalgie désespérée qu'il y a dans toute son œuvre, ces refoulements qui intéresseraient un psychanalyste. « Il n'est pas un seul élément du récit, écrit M. Leyris, pas un seul incident, pas un seul détail de la description du navire qui ne soit susceptible d'une interprétation double ou triple, il n'est pas un objet qui ne semble appartenir à la fois à deux mondes ». Ainsi une sorte de mystique ardente et sombre accompagne le vaisseau négrier qui porte un squelette comme figure de proue et roule tant d'âmes douloureuses vers un inexplicable destin.

DER JUNGE SCHOPENHAUER, par *Arthur Hubscher*. (Piper Verlag, Munich).

La figure du grand philosophe allemand ressort singulièrement enrichie et éclaircie des textes que M. Hubscher publie dans ce volume consacré au « jeune Schopenhauer. » Le formidable penseur du *Monde comme volonté et comme représentation* n'a pas atteint encore cette *frappe* dont le livre monumental garde pour nous l'image essentielle. Le jeune Schopenhauer est principalement un poète, un auteur d'aphorismes, et toute cette matière confuse qu'il jette sur le papier, en éclairs, au milieu de dessins, parfois, et de caricatures, garde pour nous l'aspect du métal en fusion qui n'a pas trouvé encore le moule qui lui donnera sa forme véridique et définitive. La valeur de ces textes juvéniles se double du fait qu'ici apparaissent les prolégomènes de l'œuvre future, la préparation d'un esprit à la recherche de lui-même. Les poèmes, en cela, qui sont peu connus, offrent un prodigieux intérêt. Quant aux pages du journal intime que nous trouvons ici, elles nous mettent en contact avec un homme aussi curieux des aspects extérieurs du monde que de la vie intérieure de son esprit. Un homme intéressé, amusé, par le spectacle des êtres et des choses, sensible aux paysages, et qui est

aussi attentif devant le travail des galériens à Toulon que devant les pierres antiques des Arènes de Nîmes.

Dans ce journal enfin, il est curieux de le voir affronter les autres philosophes et les réfuter. Son conflit avec Schleiermacher, en particulier, s'exprime de la façon la plus curieuse, et le jeune homme ne craint point d'opposer en maintes circonstances son *nego ac pernego* aux affirmations de ses illustres devanciers.

Il serait très profitable pour le lecteur français que l'on puisse publier prochainement une traduction de cet ouvrage, composé et présenté avec la plus sûre érudition, par M. Arthur Hubscher.

LA RÉVOLTE DES PENDUS, par *B. Traven*, traduit par A. Lehmann; (Editions Pierre Tisné).

L'objectivité froide, la précision méthodique avec laquelle B. Traven écrit le livre de larmes et de sang, en accroissent l'horreur. Il y a ici un mélange de bestialité candide et de cruauté raffinée qui donne à tout le roman un accent bouleversant. C'est la vie des Indiens qui, au Mexique, travaillent dans les *fincas* où l'on coupe le bois de caoba. Je ne suis pas certain que l'esprit pro-indien qui anime le Mexique révolutionnaire n'ait pas insisté avec trop de complaisance sur ces souffrances et ces horreurs. Ce livre a la même violence farouche et partiale que les fresques de Diègo Rivera, ce peintre étonnant qui a traduit avec tant de sombre passion les misères des Indiens. Et je suis sûr que si Rivera pouvait illustrer la Révolte des Pendus on constaterait combien chez le peintre et chez le romancier (qui, lui n'est pas mexicain, mais allemand, et dont le livre est traduit de l'allemand), la même haine et le même amour s'accordent.

Haine contre les exploiteurs des Indiens, contre ces colons qui utilisent la misère des indigènes pour les faire travailler comme des esclaves. Car c'est bien l'esclavage, en effet, et sous sa forme la plus brutale en même temps et la plus hypocrite, qui est représenté ici. Poussés à bout par les tortures auxquelles ils sont soumis et dont la plus fréquente consiste à les pendre par les mains et à les faire dévorer pendant quelques heures par les fourmis rouges, les Indiens se révoltent enfin, et leur soulèvement, leur marche en avant contre les villages et les villes, ont une grave et sombre beauté.

L'auteur aime-t-il les Indiens autant qu'il déteste leurs oppresseurs ? Je ne sais. Rien ne pourrait être plus absurde que de comparer ce livre de larmes et de sang à la *Cabane de l'oncle Tom*, avec ses « bons nègres » et ses méchants planteurs. Dans *La Révolte des Pendus* les patrons et les ouvriers rivalisent

d'horrible cruauté, avec cette impassibilité reptilienne, ce détachement presque qui caractérisent les grandes œuvres de l'art aztèque. Considéré sous le méridien européen, il y a là une accumulation d'atrocités qui devient presque gênante, mais si nous la rattachons à cette vieille tradition de mépris de l'existence humaine, de sacrifices où les prisonniers, par dizaines de milliers (20.000 en un seul jour pour l'inauguration d'un temple à Tenochtitlan), étaient trainés sur les hautes terrasses des sanctuaires où des prêtres leur arrachaient le cœur, elle ne nous parait plus aussi sauvage, aussi exceptionnelle. La cruauté est quelque chose de tout à fait relatif; elle dépend du prix que l'on attache à la vie, de la quantité de souffrance qu'un homme peut supporter. Ainsi dans les pays où l'indifférence à la mort et une sensibilité très amortie enlèvent aux supplices ce caractère monstrueux qu'ils ont ailleurs, parait-il nécessaire d'exagérer les tortures pour arriver vraiment à la souffrance.

Je ne dis pas cela pour excuser les excès des *finquerros* et de leurs esclaves déchainés, mais seulement pour rendre à ce livre sa véritable atmosphère. Si M. Traven avait été Indien, et non Allemand, il aurait considéré les supplices qu'il décrit avec horreur, et non sans une secrète complaisance, comme une fatalité aussi inévitable que la fièvre, les serpents. Malgré cela, la *Révolte des Pendus*, reste un livre très remarquable, un surprenant documentaire, un texte qui explique bien des aspects sociaux du Mexique actuel.

Il ne pleuvra pas toujours, par *Edward Anderson*, traduit par Suzanne Paraf. (Editions Rieder).

Un curieux roman picaresque, d'une saveur étrange, ironique, douloureuse, tour à tour, avec un humour qui tantôt nous attendrit et tantôt grince désagréablement. Mais il y a un charme indiscutable dans ces aventures, quand ce ne serait, d'abord, que la bonne humeur de ces vagabonds qui trouvent toujours quelques cigarettes au fond de leur poche, une place dans un wagon de marchandise ou dans une auto, lorsqu'un conducteur complaisant accepte de les emmener un bout de chemin. Dans cette Amérique, mécanisée, standardisée dont on nous parle tant, où il semble que les hommes ne soient que des machines au service d'autres machines, il y a donc encore des êtres qui vivent au hasard, de hasards, comme les mendiants espagnols de l'époque Cervantès, avec la même indifférence, la même liberté ? Je me demande si l'Amérique de ces vagabonds parmi lesquels il y a des chômeurs, des déclassés, des aventuriers, n'est pas plus vraie, au fond, que celle des cités-ruches, avec leurs

appartements trop confortables, si elle n'est pas la descendante de l'Amérique des pionniers, qui s'en allaient avec leurs wagons couverts à travers les prairies hululantes d'Indiens, et même de l'Amérique du Mayflower ?

Voici donc des êtres qui ont échappé au nivellement, à l'uniformisation, au bien-être, et qui sont indifférents, au fond, aux questions sociales, plus préoccupés qu'ils sont de connaitre les gares où l'on regarde sous les wagons pour en déloger les voyageurs clandestins, de savoir l'adresse des asiles où l'on reçoit des repas gratuits et quelquefois des vêtements. Ainsi que l'indique le titre, il a plu beaucoup sur ces gens, mais il ne pleuvra pas toujours. Le héros du livre trouve encore le moyen de décrocher une place dans un jazz et d'accrocher une jolie fille au passage. Il y a donc une force d'optimisme et de bonne humeur, dans ce roman, qui nous empêche de nous attendrir trop sur les souffrances, très réelles, de ces malheureux *hoboes*, plantés sur le bord des routes, désignant du pouce la direction où ils voudraient aller, tandis que les autos passent en trombe. Et il y a aussi ce chapitre charmant et cruel où Axel est enfin emmené en en auto par un homme qui pendant tout le trajet se vante de ses succès, innocent et monstrueux Babbit, qui n'a consenti à charger ce loqueteux que pour avoir un auditeur docile et, pense-t-il, admiratif.

Tout cela est très justement et spirituellement noté, et ce livre qui pourrait être si pénible relève le tragique de ces existences à la dérive par le sens aigu de la liberté, de la confiance dans le hasard, de ce goût de l'aventure pour elle-même qui fait les véritables vagabonds. Il y a derrière ces détresses nomades un désir d'en finir avec l'incertitude, un besoin de se fixer, mais pour combien de temps ? Quand les hommes ont appartenu à la route, l'amour de la route les reprend, et les garde.

PRÉSENTATION DE BUENOS-AIRES, par *Amorim;* traduction de Francis de Miomandre. (Editions Correa).

« Parmi tous les auteurs de la génération qui a suivi celle d'Horacio Quiroga et de Ricardo Guiraldes, un des plus brillants et des plus complets est sans contredit M. Amorim, né à Salto, en Uruguay, mais dont toute la vie d'écrivain appartient à l'Argentine. » C'est ainsi que M. Francis de Miomandre présente aux lecteurs français qui, pour la première fois découvrent dans leur langue, le grand écrivain argentin, ce livre éblouissant qui a pour titre *Présentation de Buenos Aires.* C'est un recueil de proses, que nous hésitons parfois à classer dans les nouvelles ou dans les essais, mai à quoi servent toutes ces clas-

sifications ? La seule chose qui importe c'est la qualité de l'œuvre, et le choix que Francis de Miomandre a fait de ces textes exprime exactement ce mélange de fantaisie sans frein, de réalisme précis, de lyrisme, d'ironie, de philosophie, de passion, qui donne vraiment la *formule Amorim*. Ajoutons que la traduction est exquise, et que le talent de Francis de Miomandre a interprété ici un auteur dont l'esprit est très proche du sien.

On remarquera dans ce livre la qualité de mélancolie qui est à peu près générale dans la littérature argentine moderne, et dont il est assez difficile de définir les raisons et les origines. Cette sorte de tristesse qui naît de l'informe, en cette circonstance de la pampa et de la savane, si curieusement évoquées par Amorim, des influences européennes si nombreuses (il y a un côté Giraudoux très significatif chez Amorim), de cette difficulté qu'il y a enfin, pour une race neuve, à se créer elle-même. On ne niera point, cependant, qu'il y a, actuellement, en Argentine, une littérature vigoureuse et originale, qui s'est affranchie de la littérature espagnole, à laquelle la rattache encore la communauté de langue, de même que la littérature des Etats-Unis s'est libérée, esprit et forme, de la littérature anglaise. Ce livre d'Amorim est un des meilleurs exemples de ce que peut créer, dans des conditions différentes, un peuple qui, intellectuellement, prend une conscience de plus en plus nette de lui-même, de ses désirs, de ses besoins, de ses ressources spirituelles et esthétiques..

Marcel BRION.

ERRATUM

Dans *Matines*, texte de Paul Valéry, paru dans notre numéro de Juin, s'est glissée, page 411, huitième ligne, une regrettable coquille.

Il faut lire :

« On y voit des sauvages qui se font imprimer » au lieu « d'ouvrages », qui ne signifie plus rien. Nos lecteurs, hélas, n'auront pu rectifier d'eux-mêmes...